



TEMPS DE L' AVENT

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR 4

lectionnaire : Ph. Rouillard,
.. Haquin * * * * **Réflexions**
doctrinales : F. Debuyst, J. Lyon,
,. Laurentin * * * * **Prières** :
J.-Y. Quellec, N. Berthet

PUBLICATIONS DE ST-ANDRÉ
LES ÉDITIONS DU CERF



2001727

2105
As. 7

Temps de l'Avent

Assemblées du Seigneur 4

FACULTAD
DE
TEOLOGIA
Univ. de Deusto

129.942

LES ÉDITIONS DU CERF



Temps de l'Avant

du Cercle de

C

Avec l'autorisation des Supérieurs
LES ÉDITIONS DU CERF 1975,
29, Bd. Latour-Maubourg - Paris 7^e

TEOLOGIA
Univ. de Deusto

558.445

LES ÉDITIONS DU CERF

Le Lectionnaire

LE LECTONNAIRE DOMINICAL
DU TEMPS DE L'AVANT

Le lectionnaire est un livre qui contient les lectures de la Bible pour les dimanches et fêtes de l'année liturgique. Il est divisé en deux parties : le temps de l'avant et le temps de l'après. Le temps de l'avant est celui qui précède l'entrée en solennité de Noël et de l'Épiphanie. Le temps de l'après est celui qui suit l'Épiphanie et se termine à l'Ascension. Le lectionnaire est un livre qui est très utile pour les prêtres et les fidèles qui veulent connaître les lectures de la Bible pour les dimanches et fêtes de l'année liturgique.

PAR PHILIPPE ROUILLARD

Professeur au Collège Saint-Anselme (Rome)



Il suffit de comparer deux missels, l'un antérieur à la réforme liturgique, l'autre postérieur à celle-ci, pour constater combien s'est enrichi le lectionnaire des messes dominicales du Temps de l'Avent. Pour chacun des quatre dimanches, l'ancien missel n'offrait que deux lectures, soit huit au total ; le nouveau lectionnaire en propose trois séries de trois, soit un ensemble de trente-six. Une telle abondance risquerait de déconcerter le chrétien, qu'il soit ministre ou simplement auditeur attentif de la parole, s'il ne possédait un guide pour trouver son chemin dans ce dédale apparent.

Avant de proposer ce fil conducteur, il nous paraît utile de rappeler brièvement l'origine et les vicissitudes de ce temps liturgique qu'on appelle l'Avent.

I. BREVE HISTOIRE DU TEMPS DE L'AVENT

Le mot «Avent», qui dérive du latin *adventus* (*ad-venire*), signifie «venue, avènement». Dans la Vulgate, *adventus* est le terme constamment employé pour traduire le grec *parousia* qui désigne la venue glorieuse du Seigneur à la fin des temps (Mt 24,3.27.37.39 ; 1 Co 15,23 ; 2 Th 2,8) ; *adventus* se trouve également utilisé pour traduire *epiphaneia* et il a donc le sens de «manifestation» (1 Tm 6,14 ; 2 Tm 4,1.8 ; Tt 2,13). Le vocabulaire nous invite donc à considérer le temps de l'Avent non comme une période d'attente et d'expectative, mais plutôt comme le temps même de la venue et de la manifestation du Seigneur, avec une insistance sur le caractère glorieux de cette «épiphanie»¹. Bien plus qu'un temps de préparation à la fête de la nativité humaine de Jésus, l'Avent se présente ainsi comme une célébration, prolongée pendant quatre semaines, de l'avènement glorieux du Christ Seigneur.

Mais l'histoire de l'Avent et les textes sélectionnés par le Lectionnaire confirment-ils ces premières données du vocabulaire ?

Dans les diverses liturgies occidentales, l'histoire de l'Avent est complexe. Nous ne pouvons indiquer ici que quelques points saillants et qui nous paraissent significatifs.

Un premier courant, qui apparaît en Espagne dès le IV^e siècle, atteste une période de vie liturgique intense qui s'étend du 17 décembre au 6 janvier, jour de l'Épiphanie. Pendant ces trois semaines, recommande un concile tenu à Saragosse en 380, les fidèles seront assidus à l'église et

pratiqueront l'ascèse. Mais le but réel de cette période se trouvait dans la préparation au baptême administré en la fête de l'Épiphanie. On se tromperait donc en voyant dans ce pseudo-avent une préparation à la célébration de Noël, et c'est à tort qu'on lui a parfois donné le nom de «carême de Noël.»

En Orient, le concile d'Éphèse de 430 a exalté la maternité divine de Marie et donné un grand relief à la célébration de la naissance humaine du Fils de Dieu. Dans ce contexte, les semaines qui précèdent la double fête de Noël et de l'Épiphanie constituent une sorte de méditation anticipée sur la venue du Sauveur et le salut opéré par la divinisation de la nature humaine. Deux jours de fête ne suffisant pas à contempler ce mystère insondable, les liturgies orientales s'octroient quatre ou cinq semaines pour chanter, avec leur abondance et leur lyrisme habituels, les événements qui ont préparé la naissance du Messie, les personnages qui ont joué un rôle déterminant dans cette préparation - en premier lieu Jean-Baptiste et la Vierge Marie, mais aussi tous les saints de l'Ancien Testament qu'un tropaire byzantin invite à «mener la danse pour la Nativité du Sauveur» - enfin la transformation du monde désormais habité par le Dieu fait homme².

A Rome, c'est seulement au VI^e siècle que l'Avent trouve son organisation durable. Tant bien que mal, ce temps liturgique intègre les Quatre-Temps d'hiver, qui à l'origine n'avaient aucun rapport avec la fête de Noël, et d'autre part une période de six semaines (réduite ensuite à quatre) intitulée tantôt *De adventu Domini* et tantôt *Ante Natale Domini*. Dans les livres liturgiques du VIII^e siècle, les messes de l'Avent sont rejetées en appendice, après les messes des saints, et c'est seulement au VIII^e-IX^e s. qu'elles passent au début de l'année liturgique. Cette double hésitation sur la dénomination et sur la place de ces messes, manifeste l'incertitude qui règne alors sur le sens de cette période ; célébration de la Parousie glorieuse du Christ au terme du cycle annuel de la liturgie, ou préparation à la fête de la Nativité ? L'ambiguïté était sans doute consciente et voulue, car elle invitait à voir dans le prolongement l'une de l'autre la naissance historique de Jésus, sa célébration liturgique annuelle et la Parousie du dernier jour qui en serait l'achèvement. Mais elle n'allait pas sans risques, car des esprits trop cartésiens - ou plutôt trop romains - étaient tentés de centrer toute leur attention sur la célébration liturgique réduite à une sorte de commémoration de la Nativité à Bethléem, et de faire des quatre semaines d'Avent une simple préparation à cette fête. Insensiblement, l'Avent devenait ainsi l'attente de la fête de Noël, c'est-à-dire de la fête liturgique de la naissance de l'Enfant-Jésus. L'invention de la Crèche au XIII^e siècle et sa diffusion qui répondait à une sentimentalité facile, ne firent qu'accentuer ce rétrécissement



de perspective.

De nos jours, une meilleure connaissance de la tradition et une réflexion sur le sens de la célébration liturgique ont conduit à rendre au temps de l'Avent une polyvalence mieux équilibrée. Bornons-nous à citer deux textes officiels de la réforme liturgique. En 1963, la *Constitution sur la liturgie* de Vatican II déclarait que l'Église «déploie tout le mystère du Christ pendant le cycle de l'année, de l'incarnation et de la nativité jusqu'à l'ascension, jusqu'au jour de la Pentecôte, et jusqu'à l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement du Seigneur»³. A s'en tenir à la lettre de ce texte, on pourrait croire que le temps de l'Avent, situé au terme de l'année liturgique, célèbre de façon exclusive l'attente de l'Avènement du Christ et de l'espérance qui y est liée, sans aucune référence à la fête de Noël. Une interprétation aussi unilatérale ne nous semble pas exacte. De fait, les *Normes de l'année liturgique et du calendrier* (N° 39) publiées à Rome en 1969 reconnaissent que le temps de l'Avent a un double objet : «C'est le temps de la préparation à Noël, où on célèbre la première venue du Fils de Dieu chez les hommes ; c'est aussi le temps où, à travers ce souvenir, les esprits s'orientent vers l'attente de la seconde venue du Seigneur à la fin des temps». Comme nous allons le voir, l'affirmation de cette ambivalence correspond à la réalité de la liturgie et particulièrement à l'enseignement proposé par les lectures des messes dominicales.

II. LES LECTURES DES MESSES DOMINICALES

L'examen du nouveau lectionnaire des messes du dimanche au Temps de l'Avent (voir le tableau ci-dessous) permet de faire immédiatement quelques remarques. Chaque messe comporte une première lecture toujours tirée d'un livre prophétique, avec une préférence marquée pour le livre d'Isaïe, utilisé sept fois sur douze. La deuxième lecture est, dans la plupart des cas, tirée des épîtres de Saint Paul. Quant à l'évangile, selon la règle qui vaut pour l'ensemble du lectionnaire dominical, il est emprunté à Matthieu pour l'année A, à Marc (complété par deux lectures de Jean et de Luc) pour l'année B, et à Luc pour l'année C. Chaque messe dominicale propose donc une annonce prophétique, un enseignement apostolique de type plutôt moral, enfin un discours ou un récit évangélique.

LECTURES DES DIMANCHES AU TEMPS DE L'AVENT

	Année A	Année B	Année C
1er dim.	Is 2,1-5 Rm 13,11-14 Mt 24,37-44	Is 63,16...64,7 1 Co 1,3-9 Mc 13,33-37	Jr 33,14-16 1 Th 3,12... 4,2 Lc 21,25...36
2e dim.	Is 11,1-10 Rm 15,4-9 Mt 3,1-12	Is 40,1...11 2 P 3,8-14 Mc 1,1-8	Ba 5,1-9 Ph 1,4...11 Lc 3,1-6
3e dim.	Is 35,1...10 Jc 5,7-10 Mt 11,2-11	Is 61,1-11 1 Th 5,16-24 Jn 1,6...28	So 3,14-18 Ph 4,4-7 Lc 3,10-18
4e dim.	Is 7,10-14 Rm 1,1-7 Mt 1,18-24	2 S 7,1...16 Rm 16,25-27 Lc 1,26-38	Mi 5,1-4 He 10,5-10 Lc 1,39-45

Si l'on s'attache au contenu des lectures et particulièrement des évangiles, il apparaît avec évidence que chaque dimanche a, les trois années A, B et C, un thème particulier : vigilance dans l'attente du retour du Christ (1er dimanche) ; urgente invitation à la conversion de la part de Jean-Baptiste (2e dimanche) ; témoignage rendu à Jésus par le Précurseur (3e dimanche) ; enfin annonce de la naissance de Jésus à Joseph et à Marie (4e dimanche). Pour respecter la structure du lectionnaire dominical de l'Avent, on doit donc commencer par examiner comment, d'une année à l'autre, le même thème est présenté le premier dimanche, puis le second, etc...⁴.

Premier dimanche : vigilance dans l'attente

L'évangile

Les trois péripécies évangéliques du premier dimanche sont extraites de la finale du «discours eschatologique» qui insiste sur la vigilance qu'impose le retour inattendu du Fils de l'homme. Chacun des trois Synoptiques le fait avec des nuances propres.

Mt (année A) insiste sur l'effet de surprise et invite donc à se tenir



prêts pour l'inattendu.

Mc (année B) met plutôt l'accent sur la persévérance dans l'attente et sur l'inlassable vigilance requise du chrétien.

Le (année C) pour sa part, tout en employant le vocabulaire symbolique des apocalypses, exhorte surtout à la confiance et à l'espérance : l'avènement glorieux du Fils de l'homme ne sera pas un jour de destruction et d'anéantissement, mais de libération, où les fidèles relèveront la tête. Le choix de ces trois lectures orientées vers la Parousie nous invite donc à considérer le premier dimanche de l'Avent comme étant, en réalité, le dernier de l'année liturgique.

L'épître

Cette façon de voir se trouve confirmée par le choix des trois lectures de saint Paul.

Celle de Rm 13,11-14 (année A) traditionnelle à ce jour dans la liturgie romaine comme dans les liturgies réformées, affirme la proximité du Jour du Seigneur, qui va mettre un terme à la nuit des temps. Une interprétation morale du passage des ténèbres à la lumière est légitime, et Paul lui-même l'amorce aux vv. 12-13. On ne peut oublier pour autant que cette morale se fonde sur une attente eschatologique.

De même, en 1 Co 1,3-9 (année B), l'attitude chrétienne de fidélité, de persévérance, de reconnaissance pour les dons de l'Esprit, est présentée dans la perspective de la manifestation (*apocalypsis*) du Seigneur et du Jour du Seigneur.

La mention de la venue ou de l'Avènement du Seigneur avec tous ses saints se retrouve en 1 Th 3,12 — 4,2 (année C) : la même perspective eschatologique incite les chrétiens à vivre de manière à se trouver « sans reproche » au dernier jour.

Comment pouvons-nous comprendre aujourd'hui ces vigoureuses exhortations à la vigilance et à la persévérance ? Seraient-elles caduques parce qu'après un sursis de vingt siècles, nous ne croyons plus guère à la proximité chronologique du retour du Christ ? Il nous semble au contraire que cet enseignement reste plus actuel que jamais. Dans un monde tourné vers le futur, dans un monde qui change chaque jour et donc qui éprouve la précarité du présent, le chrétien n'est pas seulement un homme qui attend, mais un homme qui espère. Il ne peut donc trouver superflu - au contraire - de se voir replacé, au terme de chaque année liturgique, devant cette conviction : non seulement l'avenir n'échappe pas à Dieu, mais le dernier jour sera celui de la manifestation éblouissante du Christ universel qui, dans l'entre-temps, mène

une vie cachée. D'autres articles de ce volume développent assez cette actualité de l'espérance pour que nous n'y insistions pas.

L'Ancien Testament

Les trois lectures d'Ancien Testament de ce premier dimanche n'ont pas été choisies en fonction de l'évangile du jour - comme c'est la règle pour les dimanches ordinaires - mais parce qu'elles expriment avec lyrisme l'espérance d'Israël et, à travers elle, l'espérance constante de l'humanité.

Is 2,1-5 (année A) annonce le rassemblement de tous les peuples dans une paix qui aura évacué toute guerre.

Is 63-64 (année B) rêve d'un Dieu qui déchirerait la voile des cieux et descendrait au pays des hommes.

Jr 33,14-16 (année C) annonce l'établissement d'un royaume où la justice sera souveraine.

Deux lectures de ces textes sont possibles : ou bien on y verra des prophéties messianiques que le Christ a commencé à réaliser ; ou bien on y reconnaîtra, à travers le cas particulier d'Israël, l'espoir des hommes de tous les temps, le rêve utopique mais nécessaire de parvenir un jour à un monde où ne règneraient que justice et paix, de retrouver un paradis perdu qui serait le ciel descendu sur terre.

Sous ces divers éclairages, le premier dimanche de l'Avent apparaît comme le dernier dimanche du périple liturgique. Devant un horizon lointain, l'homme rêve de paix et de justice universelles, d'utopies enfin réalisées ; et le chrétien évoque les réalités mystérieuses mais indubitables de la Parousie et de l'Avènement du Christ dans la gloire.

Deuxième dimanche : Jean-Baptiste prêche la conversion

Avec ce dimanche, nous entrons dans l'histoire : les annonces de l'Ancien Testament commencent à s'accomplir, les rêves de l'humanité trouvent une réalisation. Aujourd'hui nous entendons le « commencement de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ » (Mc 1,1).

L'évangile

Le héraut de cette Bonne Nouvelle est Jean-Baptiste, personnage essentiel de la liturgie de l'Avent, présent dans toutes les lectures évangéliques des 2e et 3e dimanches. Figure énigmatique, insaisissable, prophète hanté par l'Esprit, qu'on va chercher au désert et sur l'identité de qui tous s'interrogent, Jean le Précurseur ne cesse de nous dire : « Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas »

(Jn 1,26). Cette déclaration qui invite à aller plus loin est peut-être le meilleur résumé de tout le message de l'Avent.

En ce 2^e dimanche, Jean-Baptiste crie à tous ceux qui l'écoutent : « Convertissez-vous, car le royaume des ciels est proche ». Les trois lectures évangéliques, empruntées aux trois synoptiques (Mt 3,1-12 ; Mc 1,1-8 ; Lc 3,1-6), relatent la prédication véhémement du Précurseur, son appel à la conversion qui aboutit à la confession des péchés et à un baptême de pénitence, enfin son annonce d'un plus puissant que lui qui baptisera dans l'Esprit. Aujourd'hui comme autrefois, la prédication de Jean-Baptiste est essentiellement une prédication de préparation et de conversion : le prophète ne se contente pas d'annoncer ce qui va arriver, il veut transformer ses auditeurs pour les rendre capables d'accueillir la personne du Sauveur et l'événement du salut.

L'épître

Autant les évangiles de ce jour sont parallèles, autant les deuxièmes lectures sont divergentes.

De Rm 15,4-9 (année A), un exégète nous dit : « Les six versets constituent trois fragments sans rapport entre eux... On perdrait son temps à leur chercher un principe d'unité »⁵. Si ce passage, lu le 3^e ou le 4^e dimanche d'Avent dans beaucoup de liturgies anciennes, a été maintenu dans le nouveau lectionnaire de l'Avent, c'est qu'il présente le Christ comme celui qui vient sauver tous les hommes, Juifs ou païens (vv. 8-9). Mais malgré son usage traditionnel, ce texte composite aurait pu être remplacé par une lecture plus adaptée.

En revanche, le texte de 2 P 3,8-14 (année B), même s'il n'a que peu d'appuis dans l'usage liturgique, convient parfaitement en ce 2^e dimanche d'Avent. D'une part, il proclame la patience de Dieu qui laisse à chacun le temps d'opérer cette conversion à laquelle invite l'évangile du jour. D'autre part, il évoque avec optimisme la venue du Jour de Dieu, en des termes très proches de ceux que nous avons rencontrés en 1 Co 1,3-9 et 1 Th 3,12-4,2.

C'est également la mention, à deux reprises, du Jour du Christ, qui explique et justifie le choix de Ph 1, 4-6.8-11 (année C). Dans ce texte comme dans ceux que nous venons d'évoquer, se manifeste la préoccupation de l'Apôtre de voir les chrétiens trouvés « sans tache et sans reproche » au Jour du Christ. Sans oublier que ce « jour » désigne en priorité celui de la Parousie glorieuse, on peut légitimement penser que, dans le cadre liturgique, il évoque également celui de la Nativité où l'on commémore la venue du Fils de Dieu dans la chair : la préparation à Noël constitue une étape et un moyen de la préparation à l'Avènement définitif.

L'Ancien Testament.

Une lecture d'Ancien Testament s'imposait pour ce dimanche : la prophétie d'Is 40 : « Préparez dans le désert le chemin du Seigneur... » citée explicitement dans chacun des évangiles du jour. Il n'y aurait eu aucun inconvénient à faire lire chaque année ce texte admirable. On a préféré pourtant ne le proposer que pour l'année B et affecter aux années A et C deux autres oracles prophétiques.

Is 11,1-10 (année A) qui constitue l'un des plus beaux passages du « Livre de l'Emmanuel » (Is 7-12), annonce l'avènement d'un descendant de David sur qui l'Esprit de Dieu reposera en plénitude, et qui instaurera un royaume de justice et de paix décrit sous des traits paradisiaques. Nous retrouvons ici ce mélange d'espérance et d'utopie déjà rencontré dans les premières lectures du dimanche précédent.

Ba 5,1-9 (année C) a été choisi à cause du v. 7 : « Dieu a décidé que les hautes montagnes et les collines éternelles seraient abaissées, et que les vallées seraient comblées », ce verset faisant écho à l'annonce d'Is 40,3-4 à laquelle revoie l'évangile du jour.

Le deuxième dimanche de l'Avent, fortement centré sur la prédication initiale de Jean le Précurseur, peut donc être considéré comme le dimanche de la préparation, de la mise en route ou de la conversion vers celui qui se profile à l'horizon comme le Sauveur. De Noël ou de l'Incarnation, les lectures ne parlent pas encore. Mais les prophètes, d'Isaïe à Jean-Baptiste, annoncent la venue d'un Sauveur qui inaugurerait ce nouveau monde et cette nouvelle société dont les hommes ont toujours rêvé.

Troisième dimanche ; Jean-Baptiste rend témoignage à Jésus

C'est encore le personnage de Jean-Baptiste qui domine toute la liturgie du 3^e dimanche, et les trois lectures d'évangile lui sont à nouveau consacrées. Cependant, un second thème, traditionnel à ce jour dans la plupart des liturgies occidentales, a inspiré le choix de plusieurs lectures : la joie.

L'évangile

Les évangiles présentent Jean-Baptiste non plus comme celui qui appelle à la conversion, mais comme celui qui rend témoignage à Jésus.

L'épisode narré en Mt 11,2-11 (année A) se situe vers la fin de la carrière de Jean, mis en prison par ordre d'Hérode. Quels que soient

les motifs qui poussent Jean à interroger Jésus⁶, sa question, véritable mise en demeure, amène le Christ à se présenter lui-même : il rend la vue aux aveugles, il ouvre les oreilles des sourds, il guérit les hommes de tout ce qui les empêche de vivre, et réalise ainsi la prophétie messianique d'Is 35,5-6 lue ce même jour.

Pour l'année B, l'évangile de Marc n'offrant pas un deuxième passage concernant Jean-Baptiste, on a recouru à saint Jean, en accolant de façon assez abrupte les vv. 6-8 et 19-28 du ch. 1 : d'une part des affirmations théologiques extraites du «Prologue» («Cet homme n'était pas la Lumière, mais il était là pour lui rendre témoignage»), d'autre part le récit d'allure anecdotique qui leur fait suite. Mais bien qu'elle surprenne au premier abord, cette juxtaposition ne manque pas de grandeur. Il faudrait cependant que la manière de lire ce texte fasse sentir la différence de registre entre les deux parties. Notons encore, dans cette péripécie, l'admirable avertissement : «Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas», que le quatrième évangéliste se trouve seul à attribuer au Précurseur.

Pour l'année C, la lecture de Lc 3,10-18 ne fait que poursuivre celle du dimanche précédent (3,1-6). On a seulement omis les vv. 7-9 : «Engance de vipères...» qui ont peut-être semblé trop sévères. Jean-Baptiste apparaît ici en premier lieu comme le témoin de la justice et de l'altruisme, enseignant à ses visiteurs de toute sorte à se comporter avec droiture. Mais il apparaît aussi et surtout comme le témoin du Christ, qui baptise dans l'Esprit et le Feu.

Après avoir lu et rapproché les unes des autres ces six péripécies relatives à Jean-Baptiste, on ne peut échapper à l'impression de vigueur et de puissance, de droiture et d'exigence, que laisse cet homme habité par l'Esprit, ce prophète qui scellera son témoignage par le martyre. En faisant de Jean-Baptiste le principal personnage de l'Avent, le guide qui conduit la caravane humaine vers la rencontre avec le Christ, la liturgie nous introduit d'emblée à une juste connaissance de celui dont nous attendons et célébrons l'Avènement. Il n'est pas seulement un enfant couché dans une crèche, mais le Seigneur qui vient baptiser le monde dans l'Esprit et le Feu, le Sauveur qui vient arracher l'homme à toute espèce de paralysie ou d'aveuglement, le Souverain qui vient établir un royaume de justice et de paix.

Les deux autres lectures

Les autres lectures de ce dimanche, sur lesquelles nous passerons plus rapidement, développent surtout le thème de la joie, qui demeure étroitement lié - au prix parfois de quelques coupures dans les textes - au thème de la venue du Seigneur.

Pour l'année A, la prophétie d'Is 35,1-10, allégée des vv. 6b-9, chante en termes poétiques l'allégresse de ceux que Dieu a sauvés. Nous avons déjà relevé le rapport entre les vv.5-6 de cette lecture et le v.5 de l'évangile du jour. La lettre de Jc (5,7-10) recommande avec insistance la patience dans l'attente de la venue du Seigneur : une fois de plus, on doit constater que la deuxième lecture, si valable soit-elle en elle-même, rompt de façon malencontreuse la continuité entre le texte de l'A.T. et l'évangile.

Pour l'année B, la lecture d'Is. 61, 1-2a. 10-11 rapproche, elle aussi, grâce à l'amputation des vv. 2b-9, le thème du Sauveur et celui de la joie. Dans la présentation typographique du lectionnaire, rien ne laisse soupçonner que le début de la péripécie (vv. 1-2a) est dit par l'envoyé de Dieu, alors que la seconde partie (vv. 10-11) constitue la réponse de la communauté. Il serait souhaitable que la manière de lire le fasse entendre, sinon on en vient à changer complètement le sens du texte. La péripécie de 1 Th 5,16-24 a été choisie à cause de son invitation à la joie et de sa mention de la venue (*adventus*) du Seigneur.

Pour l'année C enfin, le petit psaume de So 3,14-18 constitue une nouvelle invitation à la joie, motivée par la présence du Seigneur qui est aussi le Sauveur. Quant au texte de Ph 4,4-7, traditionnel en ce dimanche dans les liturgies occidentales, il motive lui aussi la joie par la proximité du Seigneur. Dans la pensée de saint Paul, il s'agit évidemment du retour glorieux du Christ ; dans l'interprétation liturgique, on ne peut douter qu'il s'agit aussi de la venue de grâce dans la fête de Noël. Mais entre ces deux lectures et l'évangile du jour, il serait difficile de trouver un lien objectif.

Quatrième dimanche : l'annonce de la naissance de Jésus

La liturgie de l'Avent n'a pas le souci de suivre le déroulement chronologique des événements : la prédication de Jean-Baptiste, entendue dans les évangiles des 2e et 3e dimanches, est évidemment bien postérieure à l'annonce de la naissance de Jésus, qui fait l'objet du 4e dimanche. C'est seulement en ce dernier dimanche de l'Avent, en effet, que les lectures nous orientent vers le mystère de l'Incarnation et de la Nativité, dont Noël fêtera la réalisation historique. Pour célébrer vraiment la fête de Noël, pour se trouver en mesure d'accueillir le Christ dans cette évocation liturgique de la Nativité, il faut s'y être préparé par une conversion semblable à celle que requérait Jean-Baptiste, et par un effort pour découvrir au milieu de nous, dans la vie quotidienne, ce quelqu'un que nous connaissons encore si peu ou que nous reconnaissons si difficilement quand il se présente à nous non pas dans un classique décor de Noël, mais dans un frère ou un événement inattendu.



Les trois évangiles de ce jour se présentent donc comme trois récits d'annonciations, des messagers de Dieu ou ce personnage inspiré qu'est Elisabeth annoncent la naissance d'un enfant qui naîtra de Marie et qui sera en même temps le Fils de Dieu. De ces trois récits - dans lesquels il faut voir d'ailleurs des méditations théologiques plus encore que des récits - la figure principale est celle de la Vierge Marie. Même si elle ne prend guère la parole, c'est vers elle que tous les personnages secondaires se tournent et c'est à son école que nous devons contempler le mystère de Noël.

L'annonciation de Mt 1,18-24 (année A) s'adresse à Joseph, mais elle nous informe surtout sur l'enfant attendu, qui recevra les deux noms symboliques de Jésus et d'Emmanuel, et sur la maternité de Marie, œuvre de l'Esprit de Dieu.

Les lectures des années B et C - Annonciation à Marie (Lc 1,26-38) et Visitation (Lc 1,39-45) - se lisaient jusqu'ici, dans la liturgie romaine, aux Quatre-Temps d'Avent. Leur suppression rendait libres ces deux textes, qui l'un et l'autre constituent une excellente introduction à la fête de Noël. Sans entrer dans un commentaire qu'on trouvera par ailleurs⁷, relevons du moins la mention de l'Esprit Saint dans les trois évangiles de ce dimanche. Comme nous le disons dans le *Credo*, c'est «par l'Esprit Saint» que le Fils de Dieu «a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme». Il faut souhaiter que la réflexion doctrinale, et aussi la prédication, mettent davantage en lumière le rôle de l'Esprit de Dieu dans le mystère de Noël comme dans celui de Pâques.

L'Ancien Testament

Les lectures de l'Ancien Testament ont été choisies en fonction des évangiles du jour.

C'est évident pour Is 7,10-14 (année A), la prophétie de l'Emmanuel étant citée explicitement à la fin de la péricope de Matthieu.

La même correspondance explique le choix de 2 S 7,1-5.8b-11.16 (année B), qui promet à David une descendance et un trône qui dureront toujours. L'ange Gabriel annonce en effet à Marie que l'enfant qui doit naître d'elle recevra le trône de David son père, et que sa royauté n'aura pas de fin. Au-delà de cette correspondance un peu matérielle, une continuité plus profonde existe entre la lecture prophétique et l'évangile : le rêve un peu chimérique de David qui voulait construire une maison digne de Dieu ne trouve sa pleine réalisation que dans la naissance de Jésus qui fera de son corps humain et ecclésial le seul temple vraiment à la mesure du Dieu infini.

Quant à la prophétie de Mi 5,1-4 (année C) annonçant que le Messie viendra de Bethléem, elle n'a pas un lien bien marqué avec l'évangile de la Visitation, mais cette annonce apparemment si précise au sujet de l'origine du Messie méritait de figurer en ce dimanche des annonces.

L'épître

Les lectures tirées des épîtres apostoliques nous situent, comme toujours, sur un autre plan. Choies toutes les trois parce qu'elles contiennent une allusion au moins verbale à la naissance historique du Christ, elles nous entraînent en réalité à un niveau qui n'est plus celui de l'événement historique, mais celui du message de salut apporté par le Christ aux hommes de bonne volonté, à ceux qui accèdent à cette «obéissance de la foi» mentionnée aussi bien en Rm 1,5 (année A) qu'en Rm 16,26 (année B). Plus largement, c'est une profonde méditation sur l'incarnation, dans son double aspect de manifestation et de rédemption, qu'elles nous proposent donc.

Conclusion

Parvenus au terme de cet examen du lectionnaire dominical de l'Avent - examen nécessairement analytique et donc quelque peu austère - quelles conclusions pouvons-nous formuler ?

1. L'Avent est un temps polyvalent ou polymorphe. Il ne se réduit absolument pas à une préparation à Noël. Il célèbre à la fois l'attente du Sauveur et sa venue, contemplée dans ses étapes successives ou mieux dans ses manifestations diverses et complémentaires. Le 1er dimanche nous oriente plutôt vers la Parousie, les 2e et 3e nous rendent attentifs à une venue de tous les jours, et seul le 4e nous tourne vers l'épiphanie de la Nativité, et en faisant d'ailleurs la théologie au moins autant que l'histoire.

La méditation et la prédication se doivent de respecter cette diversité, et en même temps de faire apparaître la convergence et la complémentarité de ces venues, qui ont toutes pour but le salut de l'homme et l'instauration du Royaume de Dieu.

2. Relevons par ailleurs l'avantage que présente une lecture globale ou totale des textes scripturaires des dimanches d'Avent. Le chrétien qui prend connaissance de ce lectionnaire année par année, selon le schéma vertical que lui propose nécessairement l'usage liturgique, ne peut avoir qu'une connaissance morcelée du message de l'Avent. Il lui faut trois ans pour venir à bout de ces trente-six péricopes, et il lui faudrait une mémoire peu ordinaire pour pouvoir rapprocher mentalement ces péri-

copies et en faire la synthèse. Seule une lecture globale du lectionnaire dominical de l'Avent, ou du moins une lecture horizontale de tous les textes affectés à un dimanche, permet de saisir l'intention de la liturgie et des auteurs de ce lectionnaire qui, eux, l'ont vu dans sa totalité. Ainsi, une lecture fragmentaire, au fil des dimanches, ne peut pas donner une idée exacte de la prédication de Jean-Baptiste et de la fonction qu'elle remplit pendant cette période.

Pour remédier à ce morcellement, peut-être ne devrait-on pas hésiter à donner plus d'ampleur et de continuité aux lectures évangéliques, en réunissant des passages que le lectionnaire a séparés (par ex. Lc 3,1-6 et 3,10-18), ou bien en lisant le même jour les deux ou trois versions synoptiques du même épisode. L'expérience montre qu'un tel type de lecture s'avère beaucoup plus fructueux pour la perception et l'intelligence de la parole de Dieu, que l'éparpillement en deux ou trois directions différentes. Pour être concret, disons par exemple qu'une assemblée qui, à la messe du 2^e dimanche, entendrait lire successivement, par deux lecteurs différents, les récits de Mt 3,1-12 et de Mc 1,1-8 accompagnés d'une homélie appropriée, en tirerait autant de profit que de l'audition des trois textes prévus pour ce jour-là.

3. Notre troisième remarque, inspirée par l'examen du lectionnaire dominical de l'Avent, concerne en effet la difficulté que rencontrent la majorité des assemblées à entendre réellement et à absorber trois lectures. La nourriture est trop abondante et trop diverse pour pouvoir être assimilée. Presque toujours - nous l'avons constaté dans les pages qui précèdent - la lecture de l'épître vient rompre le lien que les auteurs du lectionnaire avaient cherché à établir entre le texte d'A.T. et l'évangile. Et les efforts faits par le célébrant dans son homélie pour rassembler les morceaux et révéler des convergences inattendues entre des voix si disparates, ne sont peut-être pas le meilleur service à rendre aux auditeurs pour une authentique intelligence de la Parole de Dieu. L'Avent, plus peut-être que d'autres temps, invite à user de la liberté prévue par le lectionnaire lui-même et à se contenter souvent de deux lectures. Le but visé par la liturgie de la Parole n'est pas de nous noyer sous les mots, mais de permettre que le Verbe, qui s'est fait chair, puisse réellement établir sa demeure parmi nous et au cœur de chacun.

NOTES

1. Cf. M.B. LÖWENBERG, *Le vocabulaire de la liturgie romaine de l'Avent*, dans *Assemblées du Seigneur*, 1^{ère} série, N° 2, pp. 18-24.
2. Cf. I.H. DALMAIS, *Le temps de préparation à Noël dans les liturgies syrienne et byzantine*, dans *La Maison-Dieu*, N° 59, (1959), pp. 25-37.
3. *Const. sur la liturgie*, N° 102.
4. Nous avons tiré profit de l'article de G. FONTAINE, *Le lectionnaire de la messe au temps de l'Avent*, dans *Notitiae* 7, (1971), pp. 304-317 et 364-376. On sait que le Père G. Fontaine a pris une part importante à l'élaboration de ce lectionnaire.
5. J. DUPONT, *Accueillants à tous* (Rm 15,4-9), dans *Assemblées du Seigneur*, 2^{ème} série, N° 6, p. 13.
6. Cf. J. DUPONT *Le Christ et son Précurseur* (Mt 11,2-11), dans *Assemblées du Seigneur*, 2^{ème} série, n° 7, pp. 16 - 18.
7. Voir dans *Assemblées du Seigneur*, 2^e série, n°8, les articles de A. BOUTON, *C'est toi qui lui donneras le nom de Jésus* (Mt 1, 18-24); P. BENOIT, *L'Annonciation* (Lc 1, 26-38); P.E. JACQUEMIN, *La Visitation*, (Lc 1, 39-45).



LA LITURGIE DE LA PAROLE AUX DIMANCHES D'AVENT RÉFLEXIONS ET SUGGESTIONS

PAR ANDRÉ HAQUIN

Professeur au Grand Séminaire de Namur
Secrétaire de la C.I.P.L.

On a souvent reproché à la réforme liturgique de Vatican II d'être l'œuvre d'archéologues plus préoccupés de restaurer la liturgie en la débarrassant des surcharges que le temps lui avait imposées, que de créer de nouveaux ensembles qu'on aurait souhaité « adaptés aux besoins de notre temps ». Le lectionnaire dominical, dont la section de l'Avent va retenir notre attention, nous montre que la critique d'archéologisme manque de nuance et néglige l'originalité de la nouvelle disposition des lectures. En réalité, l'année 1969 qui a vu la promulgation du lectionnaire dominical marque un tournant dans la liturgie romaine. Elle met fin à une période de stabilité de plus d'un millénaire, puisque la distribution des textes bibliques du *Missel romain* de saint Pie V, en usage de 1570 à 1969, suivait pour l'essentiel le lectionnaire romain de l'époque carolingienne¹.

Bien sûr, une comparaison entre le *Missel romain* de saint Pie V et l'actuel lectionnaire dominical de l'Avent fait apparaître de larges éléments de similitude. En effet, les grands textes de l'Évangile et des épîtres pauliniennes de l'ancienne distribution ont été repris. Mais l'Ancien Testament et bon nombre de textes du Nouveau concernant l'attente du Sauveur n'avaient jamais été entendus le dimanche. Il y a donc là un progrès voulu par le Concile² qui exprime concrètement l'estime de l'Église catholique romaine pour la lecture liturgique des Saintes Écritures. Faut-il penser que le lectionnaire est une gageure et que l'entreprise court à l'échec ? L'avenir le dira. Quoi qu'il en soit, il faut tenter loyalement l'expérience, dont on ne pourra apprécier les résultats qu'après plusieurs années. Mais, dès à présent, la possibilité d'utiliser deux ou trois des textes bibliques et la souplesse encore plus grande pour les eucharisties de petits groupes, devraient faciliter l'écoute de la Parole dans les assemblées. Il reste que, d'une certaine façon, il en va des nouveaux textes liturgiques par rapport à l'acte de la célébration, comme de la partition musicale par rapport au concert dont la qualité dépend, pour une bonne part, des musiciens et du chef d'orchestre.

Nous allons essayer de découvrir la richesse du lectionnaire de l'Avent et suggérer différentes mises en œuvre qui aident les assemblées

à accueillir le message biblique comme une Parole de vie.

Nous ne discuterons pas ici le choix des péripécies, ni leur longueur, ni leur traduction, toutes questions abondamment traitées dans les revues liturgiques de ces dernières années et dans les divers articles d'*Assemblées du Seigneur*. Nous prendrons le lectionnaire tel qu'il est proposé, pour réfléchir à sa mise en œuvre pastorale³.

Les fêtes de la manifestation du Seigneur

C'est à partir de Noël-Épiphanie qu'il faut examiner la pastorale liturgique de l'Avent, prélude de cette période ; en effet, la signification de l'Avent est fonction de celle des célébrations de Noël-Épiphanie.

On connaît la préhistoire, dans la Gaule et l'Espagne du IV^e siècle, de l'Avent vécu comme une période ascétique, une sorte de Carême préparant à Noël-Épiphanie et plus précisément au baptême. Quant à l'Avent plus tardif de la liturgie romaine, il prépare davantage à célébrer Noël, conçu non plus comme simple anniversaire de la naissance du Christ, à la manière de saint Augustin, mais dans sa dimension pascale, comme un événement du salut en Jésus Christ⁴.

Depuis le haut moyen-âge, cet Avent romain apparaît en outre, non seulement comme préparation à la fête de la Nativité mais comme attente de la seconde venue du Christ à la fin des temps. De la sorte, les textes bibliques exprimant l'espérance de la venue du Messie trouvent une nouvelle actualité.

La liturgie d'aujourd'hui intègre ce double aspect en soulignant l'élargissement de perspective : « Ce temps a un double aspect : c'est le temps de la préparation à Noël, où on célèbre la première venue du Fils de Dieu chez les hommes ; c'est aussi le temps où à travers ce souvenir, les esprits s'orientent vers l'attente de la seconde venue du Seigneur à la fin des temps. Pour ce double motif, l'Avent se présente comme un temps d'ardente et joyeuse attente »⁵.

Comme nous allons le constater, le premier dimanche de l'Avent présente l'espérance chrétienne dans ses dimensions les plus larges ; par contre, plus on progresse en direction de Noël, plus l'intérêt se concentre sur l'événement de la naissance du Christ.

Lectionnaire dominical de l'Avent

Voici comment le lectionnaire présente la signification des quatre dimanches de l'Avent : « Les lectures d'évangile ont un caractère propre pour chaque dimanche à travers les trois années du cycle : il s'agit de la venue du Seigneur à la fin des temps (premier dimanche),

puis de Jean-Baptiste (deuxième et troisième dimanche), enfin des événements qui ont préparé la naissance du Christ (quatrième dimanche).

Les lectures d'Ancien Testament sont des prophéties relatives au Messie et aux temps messianiques : beaucoup d'entre elles sont tirées du livre d'Isaïe. Les épîtres développent les différents aspects du mystère de l'Avent⁶.

On peut donc dire qu'un double principe régit cette organisation : celui de l'unité doctrinale d'un même dimanche au travers des trois années du cycle et celui d'une progression, chaque année, du 1er au 4ème dimanche. Nous allons examiner la mise en œuvre de ces deux principes dans différents formulaires dominicaux.

Progression vers Noël

La pièce centrale de chaque liturgie dominicale est l'Évangile. Dans les « temps forts » de l'année - Avent, Noël, Épiphanie et Carême, Pâques, temps pascal - la lecture évangélique ne suit pas d'un dimanche à l'autre le déroulement du texte (« lecture continue ») : le choix des péripécies répond à l'intention de mettre en relief les éléments du salut qu'on célèbre ou qu'on se prépare à célébrer.

Le premier dimanche de l'Avent étant centré sur la venue du Seigneur, le lectionnaire emprunte successivement à chacun des évangiles synoptiques quelques passages sur le jour du Seigneur et font entendre une invitation à la vigilance.

Le second dimanche présente le Précurseur qui annonce la venue du Royaume et invite à la conversion qu'exige la situation nouvelle.

Le troisième dimanche évoque les signes des temps messianiques : l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres (Mt 11), la présence du Messie (Jn 1), le baptême dans l'eau et l'Esprit (Lc 3).

Le quatrième dimanche présente les événements qui ont précédé la venue de l'Emmanuel, né de la Vierge Marie.

Faire saisir la progression vers Noël, et plus encore mettre une communauté en marche n'est pas chose facile. En effet, le « public » des messes dominicales est changeant, l'eucharistie représente un moment de prière souvent isolé au milieu d'une semaine encombrée par le travail. D'autre part, la messe apparaît souvent aux chrétiens comme trop peu unifiée. Il faudra donc chercher à établir des liens d'une semaine à l'autre, en rappelant l'axe principal de la dernière célébration et en annonçant celui du dimanche en cours. Ne serait-ce pas le rôle de la monition d'ouverture, d'être cette parole familière capable de susciter l'assemblée et de l'orienter vers l'action eucharistique en prenant appui sur des situations ou des valeurs humaines⁷, ou bien, au contraire, en présentant

la célébration d'une manière plus immédiatement doctrinales⁸.

L'axe principal des eucharisties des dimanches de l'Avent peut être trouvé dans l'évangile, nous l'avons dit⁹. Mais on pourrait aussi le dégager des autres textes, en rapport avec l'évangile.

Pour l'année A, par exemple, en prenant appui sur la lecture de l'A.T. on pourrait axer l'ensemble de l'Avent autour du thème : « A la découverte du Dieu qui sauve » ce qui donnerait d'un dimanche à l'autre, la progression suivante :

1. Le Seigneur va rassembler les nations dans son Royaume (Is 2) ;
2. Le Seigneur va réconcilier l'univers et le recréer (Is 11) ;
3. Le Seigneur va libérer l'homme (Is 35) ;
4. Le Seigneur Dieu est présent parmi les hommes (Is 7).

Si, par contre, on choisit de prendre pour axe la deuxième lecture, c'est l'existence chrétienne qui apparaîtra marquée par la venue du Sauveur. Le thème « Vivre en chrétiens » sera alors explicité en quatre étapes :

1. Le chrétien vit dans l'espérance du salut (Rm 13) ;
2. Il attend la manifestation de Jésus Christ (Rm 15) ;
3. C'est une attente dans une ardente patience (Jc 5) ;
4. Sa vie est éclairée par la Bonne Nouvelle concernant le Fils de Dieu (Rm 1).

Si la célébration et l'homélie sont axées sur l'Ancien Testament, il faudra, bien sûr, montrer que l'espérance du Peuple élu qui s'élargit maintenant en devenant celle des chrétiens, se trouve d'une certaine façon comblée par la présence actuelle du Christ.

Si l'on suit plutôt la seconde lecture, il faudra veiller à ce que les applications concrètes qu'on pourra en tirer n'apparaissent pas comme une morale isolée de l'annonce de la foi.

Célébrer n'est pas seulement rendre grâce pour la venue historique du Sauveur, source de vie et de joie pour tous les hommes, mais aussi attendre l'achèvement de l'œuvre du Salut dont on reçoit dès aujourd'hui les arrhes. L'Écriture doit être lue tout entière dans ce dynamisme. Et bien que communes aux trois années du cycle, les oraisons de la messe - notamment celles du premier dimanche - montrent bien cette marche actuelle des chrétiens à la rencontre du Christ.

Si l'on met en valeur un des trois textes du jour, on se trouvera peut-être amené à en lire un passage plus long, peut-être aussi à changer l'ordre des lectures, ou encore à commenter le texte choisi, pas à pas, quitte à le relire au terme du commentaire et à terminer par une prière faite en meilleure connaissance de cause.

Certaines communautés s'efforcent également d'unifier la célébration dominicale en utilisant le même chant pour scander la liturgie de la Parole¹⁰.



Unité de chaque dimanche

Chacun des quatre dimanches de l'Avent a son unité propre et trouve son correspondant dans les deux autres années du cycle dominical. Le deuxième dimanche, que nous allons prendre pour exemple, pourrait être appelé le «Dimanche du Précurseur». Grâce au témoignage propre de chaque évangile synoptique, ce dimanche apparaît à la fois un et divers. Nous essayerons de découvrir l'unité du deuxième dimanche, année A, en tenant compte des principes qui ont présidé au choix des textes.

Chaque formulaire liturgique est une sorte de construction complexe qu'il s'agit de découvrir pour en dresser le plan, travail fondamental et préalable à toute restructuration éventuelle de la liturgie dominicale. L'Évangile en occupe le centre. Matthieu rapporte la première prédication de Jean-Baptiste. Celui-ci invite à la conversion à la manière des grands prophètes : il faut comprendre que les derniers temps sont arrivés en s'appuyant sur la parole d'Isaïe. Mais on ne peut limiter son appel à la conversion, à une simple invitation morale qui réveillerait le sentiment de culpabilité chez ses auditeurs : il est en relation intime avec l'annonce de l'imminence du Royaume. Comportement qui s'impose pour ceux qui reçoivent l'annonce de la venue du Royaume, cette conversion consiste d'ailleurs en une démarche personnelle, comme l'ont compris ceux qui demandaient le baptême de repentir et confessaient leurs péchés. Mais Jean oriente les convertis vers le Messie lui-même qui baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu.

Après avoir pris contact avec l'évangile, on se reportera à la lecture d'Is 11,1-10, choisie comme annonce du Messie : celui-ci sera un roi de la lignée de David, un roi selon le cœur de Dieu, rempli de son Esprit.

Enfin, on abordera le texte de Rm 15,4-9, dans lequel l'unité entre faibles et forts dans la communauté chrétienne se fonde sur le fait que le Christ a accueilli les uns et les autres, alors qu'ils étaient encore païens. De la sorte, Paul rappelle que le Christ est venu sauver tous les hommes.

Chacune de ces lectures apporte sa note propre. Le texte prophétique, nous plonge dans l'attente du peuple élu et nous découvre quelque chose de l'espérance chrétienne, car Dieu est fidèle à ses promesses. Dans l'évangile, Jésus apparaît comme celui qui réalise les promesses de Dieu. Dans l'épître, nous voyons les chrétiens s'efforçant de vivre dans l'action de grâce, sûrs que Dieu les accueillera.

L'homélie pourrait donc être en rapport avec l'évangile qui propose trois figures concrètes à notre réflexion de foi. Jean-Baptiste invite encore aujourd'hui à la conversion ceux qui ne peuvent se prévaloir de leur appartenance au peuple de Dieu ; le Messie nous introduit dans le Royaume ; les Juifs convertis nous donnent une image des croyants qui

cherchent à adopter un comportement en rapport avec leur foi. Mais on pourrait aussi s'attacher à d'autres valeurs : la justice et la paix ou l'unité des hommes en Jésus Christ, comme les deux premiers textes le suggèrent. Dans ce cas, on veillera à ne pas tomber dans la thématization abstraite et pour cela on évoquera les situations de vie présentées par l'Écriture tout en suggérant des applications dans la vie d'aujourd'hui.

Ce travail terminé, il faut rédiger les monitions, les introductions et les intentions de prière.

Les lectures bibliques de cette messe se situent dans des contextes culturels et historiques très différents des nôtres : une brève présentation de ces textes s'impose. Celle-ci n'a pas pour but de tout dire ou de faire l'exégèse précise de chaque passage ; elle doit ouvrir un chemin, attirer l'attention sur un aspect, empêcher un contresens. Le genre littéraire des introductions peut varier : selon la culture de l'assemblée, son importance, la tonalité du texte biblique et le charisme du présentateur. Tantôt plus historiques ou descriptives, tantôt plus doctrinales, tantôt plus existentielles, on pourra les formuler en des propositions affirmatives ou bien sous la forme d'une question ou d'une exclamation. Si la célébration est unifiée, les introductions pourront faire apparaître le fil conducteur qui relie chacun des textes. Il ne s'agit pas de faire tout comprendre, mais d'en dire suffisamment pour que la liturgie de la Parole n'apparaisse pas comme une somme de formules ésotériques, conclues par une explication qui vient trop tard.

A l'occasion, un fond sonore pourrait accompagner la lecture. Certains textes, comme par exemple les Béatitudes, se prêtent même à une intervention chantée de l'assemblée qui en ponctue les divers passages.

Le lectionnaire de semaine

Les messes de semaine de la période Avent-Noël-Épiphanie sont également dotées de lectures propres, organisées dans un cycle annuel¹¹.

Ce livre, destiné à compléter le lectionnaire dominical, a été compilé selon les principes suivants :

1. Durant les premières semaines, on lit le prophète Isaïe en lecture «semi-continue». L'Évangile montre la réalisation en Jésus des promesses messianiques rappelées par la première lecture.
2. A partir du jeudi de la deuxième semaine, la figure de Jean-Baptiste est au premier plan. On se souviendra que la messe du deuxième dimanche de l'Avent lui donnait également une place centrale. Ces textes sont complémentaires : le dimanche, on entend la prédication du Précurseur, tandis qu'en semaine, le lectionnaire glane divers passages évangéliques au sujet de Jean, notamment des paroles de Jésus.

Au cas où la liturgie du deuxième dimanche serait centrée sur la personne du Précurseur, on pourrait mettre à profit certains éléments du lectionnaire férial.

Des communautés qui célèbrent chaque jour de la semaine aspirent souvent à une certaine catéchèse plus systématique, qui ne soit pas pour autant sans relation avec les textes du jour. Elle pourrait se situer entre le sermon qui suit un plan doctrinal abstrait et l'homélie qui ne vise pas à développer un enseignement suivi. Dans cette perspective, l'Avent semble propice à quelques développements sur le sens de l'espérance chrétienne, en rapport avec les textes scripturaires de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Par contre, si un groupe célèbre une seule fois dans la semaine, on aura avantage à choisir, pour ce jour-là, deux textes parmi les douze que propose le lectionnaire, par exemple pour prolonger la perspective de la messe du dimanche précédent.

Restructurer la célébration dominicale ?

Un grand nombre de questions se pose concernant le fonctionnement liturgique du début de la messe et de la liturgie de la Parole¹². Elles ne sont pas propres au temps de l'Avent, mais pourquoi ne pas les aborder au début de l'année liturgique ? On a souvent fait remarquer que le grand nombre de gestes et de prières du «rite d'ouverture» et leur relative brièveté rendent difficile le début de la célébration. Cette remarque est maintenant prise en considération pour les assemblées d'enfants ; le récent *Directoire romain* suggère certaines solutions pour l'allègement du début de la célébration¹³.

D'autre part, les lectures dominicales apparaissent parfois trop abondantes en nombre et, en même temps, trop brèves, en particulier lors des messes sans chant, surtout quand le même lecteur propose les trois lectures et le texte du psaume. Une première solution consisterait à diversifier les rôles : «commentateur», lecteurs, psalmiste et assemblée pour le refrain récité ou chanté du psaume.

On se demande aussi s'il faut toujours faire les lectures dans l'ordre indiqué par le lectionnaire.

L'évangile donne sens à l'ensemble des lectures du jour : n'arrive-t-il pas trop tard ? La lecture de l'épître n'aurait-elle pas mieux sa place, certains jours, après celle de l'Évangile, dans la mesure où elle rapporte le témoignage des communautés chrétiennes vivant de la Bonne Nouvelle après la résurrection ?

Certains voudraient que la lecture d'un texte et son explicitation soient plus rapprochées ; une lecture longue pourrait être lue et commentée phrase par phrase, puis éventuellement relue après un temps de silence et de prière.

Les intentions de prière viennent normalement après les lectures bibliques et l'homélie ; l'assemblée, renforcée dans sa foi, peut alors formuler ses demandes, dans l'esprit de l'Évangile. Toutefois, des intentions formulées libre-

ment au début de la célébration pourraient, certains jours, aider l'assemblée à se constituer. Par ailleurs, des intentions d'action de grâce auraient également leur place après la communion.

La question des lectures non bibliques se trouve également posée. La liturgie de l'office a toujours comporté des textes spirituels : écrits et vies de saints, commentaires spirituels de l'Écriture, etc.. Des textes non bibliques peuvent-ils trouver place dans la messe ? A quel moment ? Peut-on utiliser des textes de religions non chrétiennes ? Des textes profanes ?

On ne peut répondre en détail à chacune de ces questions. Du reste, chaque cas doit être examiné pour lui-même. Il faudra toujours s'interroger en particulier sur le rapport du texte à la célébration, sur son utilité pour faire progresser celle-ci.

Il ne s'agit pas de changer pour changer ; encore moins d'ajouter des lectures non bibliques pour «faire passer» les textes scripturaires dont on n'arrive pas à saisir la signification ou dont les exigences apparaîtraient trop fortes.

Disons que jamais des textes non bibliques ne doivent remplacer ou «détrôner» la Parole révélée. Qu'une assemblée soit interpellée au moment où elle va célébrer, par le rappel d'un fait ou d'une parole même provocante, peut s'avérer utile. De même, un texte qui fait entendre comme un appel ou un cri de détresse pourra, à l'occasion, solliciter l'assemblée à s'ouvrir davantage à la lumière de l'Évangile. Après la lecture de celui-ci, un texte de spirituel chrétien pourra faire saisir que la Bonne Nouvelle produit des fruits aujourd'hui encore, dans la vie de chrétiens contemporains¹⁴.

Que dire enfin du recours aux moyens audio-visuels ? Leur utilisation doit être bien étudiée, discrète, respecter la participation directe de l'assemblée, des lecteurs, du président, du chantre, de la chorale, etc. On visera à la qualité en évitant toute superficialité anecdotique. Un montage préfabriqué en raison notamment de sa longueur, risque de déséquilibrer la célébration. Il aura sans doute mieux sa place au début de la liturgie ou juste avant. Il ne remplacera pas la lecture biblique, notamment l'évangile, même si quelques extraits de l'Écriture viennent en ponctuer les diverses parties. Bref, pour intégrer de pareils moyens, il faut du métier : connaître la liturgie, les techniques audio-visuelles, l'assemblée et ce dont elle a besoin pour célébrer¹⁵.

Liturgie et vie

Mentionnons pour terminer une des questions les plus actuelles : celle du rapport liturgie-vie. Que de fois n'entend-on pas affirmer que la liturgie doit «célébrer la vie» que la vie et la liturgie sont restées jusqu'à présent trop étrangères l'une à l'autre. Le chrétien doit certes unifier sa vie. La liturgie ne saurait être un moment «sacré» de la semaine, explicitement réservé à Dieu, tout le reste étant «profane», propriété de l'homme. Mais il faut

pouvoir dire ce qui est spécifique le temps de la célébration chrétienne par rapport aux autres activités du chrétien. Notre époque se caractérise par un déplacement de frontières entre prière liturgique et prière personnelle, certains textes utilisés dans la célébration relevant davantage de la méditation ou de la prière personnelle ; entre catéchèse et liturgie, certaines eucharisties étant considérées comme un élément ou une occasion privilégiée de la catéchèse ; entre célébration et vie de groupes : les échanges interpersonnels, témoignages, carrefours envahissant parfois la célébration au point de paraître en constituer l'essentiel.

Tout cela manifeste certes une volonté de réconciliation qui ne manque pas de grandeur, mais rend plus urgente encore la question de savoir ce qu'est la célébration liturgique. Pour caricaturer un peu on pourrait dire que certains voient dans la liturgie d'abord une occasion de s'exprimer, d'exprimer leur vie, leur foi au Christ, leurs aspirations, tandis que d'autres considèrent avant tout la célébration comme rencontre et célébration de Jésus Christ, au sein d'une communauté, dans une situation donnée.

Selon qu'on tient l'une ou l'autre position, on sera plus ou moins favorable à évoquer des réalités actuelles, des actions de solidarité, etc..

Aujourd'hui, les différents mouvements chrétiens souhaiteraient pouvoir sensibiliser les communautés chrétiennes dans le cadre de la messe dominicale, spécialement en Avent et en Carême, puisque ces deux périodes particulièrement importantes ont été choisies à bon droit pour mettre en œuvre diverses actions de partage et de solidarité.

Ici aussi, il faudra veiller à la discrétion. Il n'est pas normal que la liturgie devienne le seul lieu de sensibilisation des chrétiens à la traduction concrète de leur foi dans la vie.

Conclusion

Quoi qu'il en soit de la célébration à l'avenir, il faudra toujours que les chrétiens s'interrogent sur la signification originale du rassemblement liturgique et sur sa place dans l'ensemble des comportements ecclésiaux. Il restera toujours à vivre ces réunions comme convoquées par Dieu, le Christ parlant à la communauté lorsqu'on lit les Saintes Écritures. Le temps de l'Avent, qui nous situe justement dans la double perspective de la venue incessante du Salut dans le quotidien de l'histoire des hommes et de la manifestation du Christ au jour de la Parousie, invite à cette réflexion.

NOTES

1. C. VOGEL, *Introduction à l'étude des sources du culte chrétien au moyen-âge*, Spoleto, 1966, p. 327.
2. *Constitution liturgique*, N° 51.
3. Les textes officiels présentant les lectures dominicales sont analysés et proposés dans le lectionnaire français, fascicule T (Temporal), *Introduction au lectionnaire dominical*, éd. Mame - Desclée, p. V-XXIV. La table synoptique des lectures de l'Avent se trouve p. XVII. *Le lectionnaire férial*, Avent, Noël, Épiphanie, Desclée, Droguet-Ardant, Mame fournit aussi une introduction et une table biblique.
4. On se reportera à l'étude classique de P. JOUNEL dans A.G. MARTIMORT, *L'Église en prière*, Desclée, Paris, 1961, pp. 727-738 ; aux pages de F. REKINGER dans J. GELINEAU, *Dans vos assemblées* t. II, Desclée, Paris, 1969, pp. 83-124, ainsi qu'à *Assemblées du Seigneur*, temps de l'Avent, première série, N° 2.
5. *Calendarium Romanum*, N° 39, traduit dans *Introduction au lectionnaire dominical*, p. XII.
6. *Introduction au lectionnaire dominical*, p. XII, traduisant le N° 11 des *Préliminaires de l'Ordo lectionum missae*. Pour l'étude d'ensemble du lectionnaire dominical, voir *La Maison-Dieu* N° 99 et *Assemblées du Seigneur*, nouvelle série, N° 3.
7. Comme le suggère le *Missel de l'assemblée*, éd. Brépois.
8. P. JOUNEL, *Le missel du dimanche*, éd. Desclée. Les missels des fidèles peuvent aider à la préparation de la liturgie, chacun ayant sa physionomie particulière comme on peut le lire dans A. HAQUIN, *Des missels en 1973 ?* dans *La foi et le temps* (revue des diocèses francophones de Belgique), Tournai, décembre 1973, pp. 661-672.
9. Il pourrait aussi être en rapport avec les trois lectures comme le suggère le *Guide de l'assemblée chrétienne*, T.I. Casterman, 1969 : *Vigilance* (1er dimanche) ; *Conversion* (2ème dimanche) ; *Joie* (3ème dimanche) ; *Espérance messianique* (4ème dimanche).
10. Voir la revue *Église qui chante* N° 129, et N. BERTHET, *Liturgie de la Parole avec chant intégré ?* dans *Paroisse et liturgie* 56 (1974), pp. 251-254.
11. *Lectionnaire férial. Avent-Noël-Épiphanie*, Desclée, Droguet-Ardant, Mame 1971.
12. Voir, par exemple, R. GANTOY, *Fonctionnement d'une célébration*, dans *Paroisse et Liturgie* n°4 (1974), pp. 309-332.
13. Voir le texte français dans la *Documentation catholique*, N° 1645 (6 janvier 1974), p.10, n°40. Voir aussi *Célébrer la messe avec les enfants*, Chalet/Tardy (1974).
14. Ainsi certains textes de Madeleine DELBRËL comme prolongement de l'évangile des Béatitudes.

PAR FRÉDÉRIC DEBUYST

Directeur de la revue *Art d'Église* (Ottignies)

L'attente est la trame même de la vie. Elle la sous-tend de force, de faiblesse. Impatiente ou tranquille, elle l'accompagne dans toutes ses recherches, dans toutes ses rencontres. Elle en recueille les secrets. Elle est à la fois son frein et son tremplin, sa mémoire et le frémissement de son cœur. Que nous le sachions ou non, elle nous conduit de plus en plus obstinément au seuil de notre rencontre finale, à l'horizon ultime de la mort, et au mystère de son dépassement.

Parce qu'elle s'identifie de si près au cœur de notre existence, elle est, en quelque sorte, totalement *nous-mêmes*, avec nos qualités et nos défauts, nos affirmations et nos interrogations, nos besoins et nos désirs : un monde de possibilités qui sans cesse se succèdent ou chevauchent.

L'attente printanière diffère de l'attente hivernale, l'attente de l'enfant de celle du jeune homme ou du vieillard. Et il existe une manière féminine d'attendre, peut-être plus passive, mais plus réceptive, plus confiante que celle de l'homme.

Un thème aussi universel et aussi intérieur ne s'aborde donc pas de manière purement analytique. Chacun de nous doit pouvoir se référer au clavier de sa propre attente, à son centre, à ses limites, au jeu profond de ses intervalles. Et pour bien pénétrer son sens, il peut être bon d'en affronter immédiatement la pointe : l'attente, paralysante ou unifiante, de la mort. Même si nous n'en avons guère conscience, elle reflue à chaque instant sur toutes les autres attentes de notre vie.

Jean Grenier, au moment de recopier quelques inscriptions funéraires de la *Via Appia* à Rome, se rappelait le conseil de Bossuet suivant lequel il est bon, parfois, de «mettre un intervalle entre sa vie et sa mort». Ces inscriptions de la *Voie Appienne*, avec la fraîcheur de sentiment qui leur vient d'une origine plus populaire que savante, avaient rempli pour lui ce rôle.

Ainsi le texte si simple et si prenant où «une jeune femme séparée de son mari après un temps très court demande comme un grand bonheur de le revoir en rêve avant de le rejoindre après la mort : «Je vous le demande, ô Mânes très saints, de prendre soin de mon cher mari et de vouloir bien être très indulgents pour lui aux heures nocturnes, pour permettre que je le voie et qu'il me confie au destin afin que moi aussi

je puisse parvenir plus doucement et plus vite auprès de lui.»

Plus doucement et plus vite : cette vision de l'intervalle et de l'attente, cette familiarité avec la mort est aujourd'hui très rare. Elle n'en est pas moins, dans son ordre, merveilleusement «vivante», pénétrée d'âme, de tendresse, et d'une sorte d'émouvante et aveugle espérance. Cette espérance, nous la retrouvons d'ailleurs plus explicite et plus abrupte dans une autre inscription qui, au fond, résume tout notre propos : «J'ai vécu, me hâtant de vivre pour toujours» *Vixi, festinans vivere semper*).

Nous ne savions guère, avouons-le, que l'attente ultime des païens comportait tant d'intériorité, tant de douceur. Grenier pense pouvoir l'interpréter ainsi : «Nous sentons bien que ce n'est pas un désir enfantin de se rendre immortels qui a poussé ceux dont nous lisons les noms et les maximes, c'est une grande compassion de l'homme pour l'homme, c'est un désir fraternel de créer, au milieu d'un monde branlant et informe, quelque chose qui puisse, serré contre le cœur, lui donner l'appui d'une *définition*»¹.

Cette définition est-elle suffisante ? Sommes-nous tous capables de la porter en nous et de lui confier la qualité de notre attente ? Nous savons qu'il existe un type particulièrement cruel de destin qui provoque, chez ceux qui le sentent approcher, une véritable paralysie de l'âme. C'est le cas, par exemple, de l'attente que nous décrit avec une bouleversante sobriété, *Le jardin des Finzi-Contini*. Ce très beau roman de Giorgio Bassani et le film qu'en a tiré Vittorio de Sica nous retracent les dernières années d'une famille aristocratique juive de Ferrare, à la veille et au début de la deuxième guerre mondiale.

Isolée dans son immense jardin, cette famille rassemble dans ses membres toutes les qualités physiques et morales d'une longue lignée, mais à l'extrémité de la course et tout près du point de chute. Chacun y est lié aux autres par les fibres d'une grande tendresse, mais n'en est pas moins esseulé devant la mort qui vient. Chacun attend, sans en parler aux autres, que l'avenir lui dévoile son visage (qui n'a pas de visage). Parmi eux, Micol, si belle, si intelligente, si sensible, Micol qui refuse l'amour que lui offre un ami d'enfance parce qu'elle n'arrive plus à imaginer le futur, et qu'instinctivement elle se replie - dans un curieux mélange de petite fille et de femme très avertie - sur le monde encore vivant de leurs souvenirs communs polarisés autour du grand jardin, de ses arbres, de ses vieux murs, des anciennes fortifications de la ville de Ferrare. Et quand l'heure vient du départ, de la déportation, elle s'en va comme les autres, avec une douceur déchirante.

Le thème du livre réside dans le jeu profond, infiniment nuancé, de cette attente qui ne dispose plus d'aucune force de résistance active - ni de la force religieuse de la grande tradition juïdique, ni même du ressort vital le plus élémentaire - et où l'espérance semble morte.

Mais l'est-elle véritablement ? Dans le prologue de son livre, Giorgio Bassani nous raconte une promenade faite longtemps après ces événements à la nécropole étrusque de Cerveteri. Il y avait dans son groupe une petite fille qui avait posé la question suivante : « Pourquoi les vieilles tombes sont-elles moins tristes que les nouvelles ? » Son père lui avait répondu : « C'est normal, puisque les personnes qui viennent de mourir sont plus proches de nous, et que nous les aimons davantage. Les Étrusques, il y a si longtemps qu'ils sont morts que c'est un peu comme s'ils n'avaient jamais vécu, comme s'ils avaient toujours été morts ». Après un moment de réflexion, la petite fille avait repris : « Maintenant que tu dis cela, tu me fais penser au contraire que les Étrusques, eux aussi, ont été vivants, et je les aime autant que tous les autres (*te voglio bene anche a loro come a tutti i altri*) ».

Bassani fait alors une remarque qui pourrait bien être la clé de son livre, puisqu'il nous dit que c'est ce jour-là qu'il se décida à l'écrire : « Notre visite de la nécropole se déroula sous le signe de l'extraordinaire douceur de cette phrase. C'était la petite Jeannine qui nous avait disposés à comprendre. C'était elle, la plus petite, qui, d'une certaine manière, nous avait tenus par la main... »².

Car l'amour seul peut prendre par la main la mémoire des morts et les relancer vers l'avenir, vers l'attente et l'espérance qui passent toute espérance. Et ici, comment ne pas citer une nouvelle fois Jean Grenier et nous appuyer avec lui « sur ce point ténu entre tous où l'esprit et le cœur se tiennent en échec, où l'amour de la vie et la soumission au destin s'équilibrent de manière à prévenir un orgueil ou une humilité sans mesure » ? Mais, ajoute-t-il « déjà le sentiment de l'éternité (païenne) nous quitte, et nous glissons vers la communion »³.

Les trois niveaux de l'attente

La vie et la mort, le temps et l'éternité, et, à l'intersection des deux, la communion : tel est l'immense contexte où s'inscrit l'expérience humaine de l'attente. Son statut est celui de la temporalité même, du « pas encore » existentiel, qui apporte à cette attente tout à la fois un élément d'anticipation créatrice et, nous l'avons vu, une forme de vertige ou d'impuissance dont il n'est jamais certain qu'elle puisse se dégager.

Son authenticité va dépendre de deux facteurs convergents : le niveau de profondeur où elle chemine, et la présence plus ou moins forte en elle de l'espérance. Car l'espérance est ici l'âme vivante, le tissu indéchirable, et son absence totale ne pourrait se comprendre que dans une sorte de situation-limite.

Denis Vasse, dans son livre sur *Le temps du désir*, a décrit le jeu

qualitatif de l'attente en termes de *besoin* et de *désir*. Ce sont là des catégories précises, empruntées à Lacan. Elles exigeraient une utilisation serrée. Disons simplement ici qu'elles nous révèlent notre « errance », le cheminement toujours besogneux en nous d'une soif indissolublement spirituelle et charnelle.

Dans ce cheminement, le *besoin* va de tension en tension, de nécessité en nécessité, jusqu'à anéantir et « consommer » entièrement l'objet ou l'être qu'il convoite. Le *désir* au contraire est une force de libération, un surgissement créateur qui tend à se désentraver lui-même et à désentraver l'être qu'il « attend ». Et il est essentiel pour lui, même au risque de le perdre, que cet être devienne véritablement lui-même, c'est-à-dire *autre*.

L'accomplissement de l'attente passe ainsi par la renonciation, par la solitude : « Le renoncement est le pivot du mouvement de conversion du besoin en désir. Et dans cette émergence du désir de l'Autre au cœur du besoin de l'autre, nous reconnaissons la source unique et de la contemplation humaine qui s'adresse à l'Autre tel qu'il est, et de l'activité humaine qui transforme le monde pour faire de l'autre ce que nous voudrions qu'il soit... Saint Luc, dans la parabole de l'enfant prodigue, éclaire d'une illustration vigoureuse ce mouvement. La crispation violente sur le besoin de consommer le monde, sur l'argent, les femmes et les banquets, conduit le fils à considérer ce qui *manque* à tous ces objets et l'impossibilité où ils sont de lui donner ce qu'il cherche : il entre en lui-même, il y renonce et, dans le même mouvement, redécouvre le Père qui n'est aucunement, lui, l'objet de son besoin, mais auprès duquel, pourtant, il trouvera accès à la joie du banquet, des noces, de l'héritage. Il se redécouvre fils au moment où il renonce par la force des choses, c'est-à-dire leur épuisement, à être l'enfant gâté et gavé autour duquel tout tournerait... »⁴.

Cette interprétation de l'attente rejoint, dans un autre langage, la dialectique de l'être et de l'avoir d'un Gabriel Marcel. Son commentaire exigerait de nous une réelle culture freudienne, ainsi que les moyens de la transposer, de la prolonger. Il suffira peut-être ici que nous gardions à la mémoire la sève, la vigueur de son contenu pour animer un peu par le dedans les développements beaucoup plus simples qui vont suivre.

Car l'attente humaine, et surtout l'attente de l'Autre dont parle Denis Vasse, ne se décrivent pas uniquement en termes de besoin ou de désir. Nous l'éprouvons aussi sous forme de *question*, une question vivante qui nous est constamment posée (ou que nous nous posons à nous-mêmes), et dont la résonance dans notre vie se traduit par une attention de plus en plus profonde, de plus en plus intense. Selon les cas, elle devient en nous un projet, un lien, un engagement, ou même, à son point le plus radical et le plus authentique, une vocation pour la vie et pour la mort.

Dans l'étude extrêmement fouillée qu'il a consacrée aux rapports entre l'attente et l'espérance, Petro Lain-Entralgo distingue dans l'attente trois degrés de profondeur qu'il mesure à la qualité et à la profondeur de cet engagement personnel.

1. Au degré le plus faible, il y a l'attente *vaine* - celle où notre engagement est pour ainsi dire inexistant, en tout cas lâche et superficiel - un type d'attente où l'homme est au fond indifférent au contenu, à la réalité intrinsèque de ce qu'il attend, car il aspire, avant tout, à chasser l'ennui, à faire «passer le temps».

Et le temps passe en effet, avec son cycle indéfini de nouveautés et d'habitudes. Il passe sans grandes joies, sans grandes peines, et surtout sans qu'un relief bien accusé vienne marquer le cœur de l'existence, la *personne* qui reste ici comme endormie. On peut dire avec raison qu'elle attend sans attendre, qu'elle attend «en vain» : «Celui qui attend se meut alors vers des possibilités d'être qui ne comptent guère pour lui ; il veut que la nouveauté de chaque instant passe sur lui comme une douce brise caresse le visage du promeneur, sans presque l'affecter ; il désire somme toute que tout, dans son existence, soit 'passe-temps'... Et ceci est assez fréquent. Il est tant de personnes, ou de pseudo-personnes, dont la vie ne se situe guère au-dessus de cette attente, vaine et perpétuelle, des diverses possibilités que le monde ne cesse d'offrir, jusqu'à celle qui sera - qui l'eût dit ? - la mort»⁵.

En un sens, l'attente vaine correspond à la catégorie du «besoin» qui, nous l'avons dit, conduit de nécessité en nécessité sans que le monde de tensions qui se succèdent puisse briser son cercle.

L'attente vaine se rattache aussi par certains côtés, au stade de l'existence que Kierkegaard qualifie d'«esthétique», mais auquel lui-même, tout en le critiquant à l'égard, donne comme une intensité redoublée : le rebondissement perpétuel, à la fois brillant et fatal, qui caractérise la vie de Don Juan. «Quand j'ai vu et revu, contemplé et contemplé encore les richesses de ce monde», écrit dans son journal le séducteur, «quand j'ai souri, soupiré, flatté, menacé, désiré, tenté, ri, pleuré, espéré, gagné, perdu - je ferme l'éventail et ce qui était éparé se rassemble en une seule chose, les parties se rassemblent en un ensemble. Mon âme alors se réjouit, mon cœur se met à battre et la passion s'enflamme. C'est cette jeune fille là, la seule dans le monde entier, qui doit être à moi et qui le sera. Que Dieu garde le ciel, si moi je peux garder celle-là...»⁶.

Voilà comment le séducteur voit et vit l'attente et son accomplissement. Nous sommes, en réalité, dans un monde qui essaie de se dégager à la fois du besoin et du désir, et qui n'y arrive jamais car il y a ici une absence complète de continuité dans l'amour. «Que je la garde» ne signifie pas du tout pour Don Juan la fidélité que le mot nous suggère.

Au moment où il la possède, déjà il la quitte : «Un instant avant je ne m'en serais pas occupé, un instant plus tard ce me sera bien égal ; mais maintenant - maintenant - cet instant qui est pour moi une éternité...»⁷. Cet instant passe, lui aussi. Et l'aventure recommence, indéfiniment. Le monde de Don Juan est un monde clos, très peu perméable à l'espoir. Au numéro 1004 ou 1005 du catalogue de ses conquêtes, la liste est enfin close, et Don Juan se retrouve, sans recours possible, face à la mort.

2. D'après Lain-Entralgo, le deuxième niveau est celui de l'attente *circonspecte*. Ici encore nous retrouvons quelque chose du stade «esthétique», puisqu'il s'agit toujours de l'homme qui épuise ses possibilités d'être sans s'identifier entièrement avec elles : «Allant d'une situation à l'autre, il les abandonne toutes derrière lui comme la pulpe d'un fruit bien pressé»⁸. Mais l'exploitation, ici, devient systématique et exhaustive. Elle n'est plus seulement un paroxysme de l'instant. Au contraire, elle presse la pulpe du temps, de la durée elle-même, afin d'en tirer *tout* ce qu'elle recèle d'utile, d'intéressant, de bon à conserver.

Ce style d'attente requiert une grande habileté dans l'utilisation des techniques, une manière calculée d'éviter les obstacles, d'adapter ses actes, de capter à son profit les possibilités d'autrui. Elle est fondamentalement l'attente du «bourgeois», au sens qu'on donnait à ce nom au XIX^e siècle. On peut dire que la circonspection est la qualité bourgeoise par excellence. Elle a pour climat la défiance, et son «utopie» propre est celle d'une totale autosuffisance : «Le bourgeois aspire à atteindre ce qu'il attend en ne recourant qu'à sa *virtus propria* (ses propres capacités) : telle est pour lui la signification de la précision, de l'organisation rationnelle et de la technique. S'appuyant sur elles, le bourgeois tente de gouverner le futur grâce aux formules 'J'espère que' et 'J'attends de', convertibles, en dernière instance, en celle qui exprime vraiment son idéal : 'Je compte sur'. Il méconnaît donc l'attitude typique de la véritable espérance, si fidèlement rendue par l'expression 'J'espère en'. Le chef qui dit à son subordonné : 'J'attends de vous que vous vous conduisiez bien', ou 'J'espère que vous terminerez aujourd'hui ce travail', offre un parfait exemple du mode bourgeois d'attendre... que l'on peut traduire par deux notions : empire sur la réalité et utilisation comptable de celle-ci en vue de ses propres intérêts»⁹.

On voit tout de suite qu'on reste ici dans le monde de l'*avoir* où l'attente élimine d'avance la gratuité, la surprise. Sur le plan existentiel, cette forme d'attente essaie, en même temps, d'éliminer l'échec, en particulier la mort : «La mort n'entre pas dans l'univers (des projets) de type bourgeois, et c'est ce qui détermine la profonde aversion avec laquelle elle est considérée. Parler de la mort dans un milieu bourgeois, n'est-ce

pas la marque du plus insigne mauvais goût ? »¹⁰.

3. C'est pourquoi un des critères les plus sûrs de l'attente authentique est de se montrer capable d'accepter l'échec, et même la mort. Car dans ce type d'attente radicale, l'homme vit, joue, exprime le sens même de son existence personnelle.

Son projet, son engagement devient identique à sa vocation. Et la vocation, cette voix secrète qui l'appelle par son nom, est si intimement liée à la liberté, qu'on ne trouve plus en elle ni la nécessité qui marque le besoin, ni la prévision calculée qui caractérise la circonspection. La vocation n'impose rien : elle propose, et ce qu'elle offre à notre attente nous pouvons l'accepter seulement comme le don d'un autre, de quelqu'un qui, lui aussi, attend.

Comment y faire face, sinon par une réponse qui nous exprimera tout entier, une réponse originale, unique ? En elle, notre attente devient créatrice, forte à la fois des possibilités déjà inscrites en nous et d'une ouverture de plus en plus grande à l'imprévu, à la surprise, aux dons qui nous dépassent.

Nous rompons ainsi avec les mondes clos où s'enfermaient les autres types d'attente. Plus exactement, nous y renonçons, et ce renoncement peut être cruel comme un désert. Mais, remarque Denis Vasse «aimer suppose, à l'ultime limite, qu'on puisse renoncer à l'être aimé», ou du moins qu'on accepte de ne revoir son visage que de l'autre côté de l'océan, dans une nouveauté plus forte que l'absence, plus forte même que la mort. École d'abnégation, l'attente devient ici, en même temps, participation à la création d'autrui.

Kierkegaard a sur ce thème une page admirable : «Alors, écrit-il, alors se produit la merveille qui est la bénédiction du ciel sur l'amour d'abnégation :... Tout est accordé à qui n'a plus de 'Mien', du fait que son abnégation a transformé tout le 'Mien' en 'Tien'... Seul l'amour spirituel a le courage de refuser ainsi absolument d'avoir un 'Mien', et ose supprimer entièrement la différence du 'Tien' et du 'Mien' ; c'est pourquoi il gagne Dieu en perdant son âme...»

«... Ni ingratitude, ni incompréhension, ni indifférence, ni huées, rien, ni le présent, ni le futur ne peuvent l'amener tôt ou tard à reconnaître qu'il y a un 'Mien', ou révéler qu'il n'a oublié que pour un moment la différence du 'Tien' et du 'Mien' ; car il a oublié cette différence pour toujours. L'amour ne cherche pas ce qui est sien : au contraire, il aime ce que les autres ont en propre»¹¹.

Nous sommes ici à l'extrême opposé de l'attente bourgeoise, pour laquelle, à la limite, le «Mien» seul existe, avec tout ce qui peut l'accroître. Or «seul le véritable amour aime chaque homme suivant son originalité. L'homme dur et impérieux manque de la souplesse et du

doigté nécessaire pour concevoir les autres : il veut retrouver en chacun sa propre particularité, il veut que chacun soit transformé à son image, soit taillé sur son patron. Ou bien s'il arrive à faire une exception (et il considère cela comme un rare degré d'amour) il cherche, comme il dit, à comprendre un seul être. Mais qu'en sort-il ? Par cet être, il conçoit quelque chose de déterminé - et cela d'une manière précise, particulière et arbitraire - puis il exige que l'intéressé réalise sa conception : 'Voyez c'est là mon image, ma pensée, ma volonté'. Il recherche ce qui est sien... Or l'amour véritable, l'amour qui se sacrifie, l'amour qui aime chacun selon son individualité, cet amour-là ne cherche pas ce qui est sien. Il préfère donner de manière que ce don apparaisse comme la propriété même du bénéficiaire»¹².

L'attente vraie, l'attente créatrice est donc bien (comme le disait Denis Vasse) celle qui espère en l'autre, et en espère tout. L'espérance investie dans la personne de l'autre reflue ensuite sur toutes nos attentes, même les plus dérisoires, parce qu'elle en a touché le cœur.

L'orientation de l'attente

En se laissant pénétrer d'espérance, l'attente découvre son véritable visage. Elle prend une orientation profonde qui enveloppe et détermine toutes ses déterminations particulières. Elle devient capable de vivre le temps tel qu'il est : durée ouverte, horizon aux possibilités infinies. Elle le peut même dans la vie quotidienne, même au milieu de ce que Rilke appelle les «bouchons» du temps : par exemple la perte de sens, la paralysie soudaine que provoque en nous l'attente d'une personne aimée qui ne vient pas, et ne viendra plus.

L'exemple que nous donne Kierkegaard d'une attente où l'amour, devenu au plus haut point créateur, s'oublie entièrement lui-même est peut-être un exemple extrême, «plus que parfait». Il reste que toute attente authentique connaît un «attachement-détachement» analogue. Lain-Entralgo insiste sur le fait que l'authenticité de l'attente n'est pas nécessairement oblitérée lorsqu'intervient une dose appréciable de défiance de soi : «Voici un homme, écrit-il, qui agit résolument dans la ligne de sa vocation et doute d'obtenir ce qu'il attend de son entreprise. Qu'attend cet homme ? Modeste ou génial, c'est un 'créateur'. Il ne recherche pas le plaisir ou l'intérêt dont s'accompagnera l'accomplissement de ses prévisions, mais bien la création, jamais tout à fait prévisible, d'une œuvre personnelle. Son échec immédiat ne peut être absolu... Un auteur considère avec tendresse, c'est-à-dire sans désespoir, jusqu'à ses créations les moins réussies...»

Cela reste vrai du quotidien apparemment le plus banal : «Nous pouvons tous être 'créateurs' de notre existence quotidienne, et nul n'ignore

qu'il est, en ce domaine, de véritables artistes»¹³.

Il se peut aussi que même au sein de l'attente authentique, la défiance vienne à l'emporter. Sans aboutir au désespoir, elle devient alors angoisse, désespérance courageuse et active face au mystère indéchiffrable de l'existence.

C'est le cas d'un Rilke, d'un Van Gogh, de tous ceux qui semblent avoir décidé une fois pour toutes «de continuer à créer, avec le seul appui de la radicale et insoluble incertitude relative à la réalité du 'toujours' auquel ils aspirent du fond de leur être. On ne peut pas dire qu'ils sont absolument certains qu'ils n'y a pas de 'toujours' pour l'être ; on ne peut pas davantage affirmer qu'ils ont cessé d'y croire tout à fait... (ils restent) incapables de convertir en confiance la lourde défiance ontologique qui domine leur esprit»¹⁴.

Dans l'ambivalence essentielle où elle doit vivre, l'espérance est réduite ainsi au minimum, mais elle n'est pas annihilée : «De son profond repaire, cette espérance réduite influe énergiquement sur l'entière réalité de l'homme, et celui-ci continue de se livrer - d'une manière permanente ou intermittente - à la tâche de construire, en créateur, sa propre vie. Pour désespérée qu'elle soit, la désespérance ne cesse pas d'être attente»¹⁵. C'est-à-dire qu'elle reste ouverte sur un inattendu toujours possible :

... Vois, les arbres *sont* ; les maisons durent encore, que nous habitons. Cependant nous seuls nous passons, comme un souffle, le long de tout. Et tout conspire à nous taire, moitié par honte, moitié dans on ne sait quel indicible espoir ...¹⁶

Cet *au-delà* de toute prévision dont parle Rilke dans sa deuxième *Élégie* fait encore partie de l'attente. Nous pouvons même le considérer comme une possibilité d'en faire une attente pure, ainsi que l'expriment d'une manière extraordinaire exigeante ces vers d'un autre grand poète T.S. Eliot :

J'ai dit à mon âme : Tiens-toi calme, attends sans espérance,
Car l'espérance ici serait celle d'un objet trompeur ; attends sans amour,
Car l'amour ici serait celui d'un objet trompeur ; reste la foi,
Mais la foi, l'amour, l'espérance sont tout entiers dans ton attente¹⁷.

Mieux peut-être que Rilke, Eliot tend au point de jaillissement où l'attente va s'ouvrir à la véritable espérance, l'espérance «seconde», celle qui ne peut émerger que de l'autre côté du désert et de la perte de soi.

Cela ne signifie évidemment pas que la découverte soit toujours subite et totale. Newman, par exemple, avant de commencer l'étonnante aventure du «mouvement d'Oxford», a connu la nuit d'une

attente particulièrement éprouvante. Et lorsqu'une certaine lumière se fait, il n'ose croire qu'elle puisse éclairer plus d'un pas à la fois : «Je ne demande pas à voir les rives lointaines - écrit-il dans un poème célèbre - un seul pas me suffit».

Quelques années plus tard, il retrouve une situation analogue : l'attente douloureuse, silencieuse, marquée de tant de ruptures, qui précède son passage au catholicisme. Il est frappant de voir, ici encore, qu'une attente pénétrée d'espérance est toujours porteuse d'une double caractéristique : une patience sans limites, ouverte à tous les événements, à tous les signes qui pourraient lui indiquer la route à suivre, et en même temps une *préparation* active, profondément personnelle. Chez Newman, il s'agit de la recherche très précise qui aboutira à son livre sur le *Développement*, et peut-être surtout de la prière profonde qui l'accompagne, et dont il est évidemment impossible de mesurer l'impact.

Privé qu'il est alors de participation ecclésiale directe, Newman vit un type de prière nettement monastique. Depuis plusieurs années il voit dans la liturgie, dans le culte, dans les sacrements, une préparation, voire une anticipation réelle de l'«héritage des saints» : «Bien que je ne le voie pas, il m'est déjà permis d'être en lui, afin précisément d'apprendre à le voir. Et par les psaumes, les cantiques, la louange et la confession, j'apprends ma part»¹⁸.

Au terme de cette longue attente, il compare son entrée dans l'Église à une percée vers la haute mer («going out to the open sea»). Cela correspond très exactement à l'expérience de continuité ouverte décrite par Lain-Entralgo lorsqu'il dit que «le présent de l'espérance véritable se situe entre la 'suspension au-dessus de l'abîme' qui est le présent de l'angoisse, et l'«expérience vécue de la plénitude' qui est une anticipation réelle du bonheur définitif»¹⁹. Cette espérance ne reste d'ailleurs pas une expérience isolée : elle est «co-espérance», espérance vécue avec des frères dans la communion spirituelle, et pourtant incarnée et temporelle, de l'Église.

Ainsi, l'attente est finalement la démarche «absolue» d'unification de tout notre être - âme, cœur, esprit - le jeu secret et actif de la personne avec l'ensemble de ses rapports interpersonnels. Il est évident que pour persévérer sans faiblesse à se construire (et non à se disperser, à se détruire), elle doit soutenir un effort continu de purification. A la limite (mais il faudrait parler ici de *don* plutôt que d'effort), elle devrait pouvoir accepter une véritable régénération.

Dans la *Divine comédie*, Dante s'est trouvé devant la tâche extraordinairement délicate de décrire cette attente *parfaite*, cette purification radicale des âmes qui s'approchent de Dieu. En traitant le thème en poète plutôt qu'en théologien, il atteint aux nuances, aux résonances les plus merveilleusement humaines.

Au début du *Purgatoire*, nous sentons d'emblée le changement radical d'atmosphère qui nous sépare des expériences précédentes (pour Dante, la traversée de l'Enfer). Tout devient immensément calme, immensément large et limpide. L'intervalle grandit entre nous et la terre, entre nous et le souvenir même de nos péchés. Cela se traduit d'abord par un climat d'indicible solitude, de silence, de détachement de tout ce qui n'est pas l'essentiel. Un chemin se découvre où l'on s'engage sans hésiter, avec une liberté aimantée par un profond désir, vers le «moi» second, le seul vrai, où la vie se remet à sourdre comme la plus pure des sources. Tout autour, la grève s'étend, illimitée, alors qu'au loin, on voit vibrer la mer. Puis, petit à petit, c'est la montagne qui surgit, la très haute montagne, avec la perspective vertigineuse de l'ascension finale, et le sommet apparemment impossible à atteindre, impossible même à imaginer.

L'attente, ainsi, dépendra entièrement des mains de Celui qui nous conduit, mais en même temps aucune parcelle d'effort ne sera épargnée à l'âme qui se livre, et dont la joie, l'espérance, la tendresse seront désormais en proportion directe de sa souffrance.

Dans cette montée continue, il y a des moments de grâce et de répit où l'attente, hors de tout effort perceptible, devient en quelque sorte *attente pure*. Contentons-nous de rappeler ici le commencement du chant VIII, qui nous remet dans le contexte de prière (et surtout de prière liturgique) déjà évoqué à propos de Newman.

L'heure est celle du crépuscule, de la tombée du soir. Les âmes se groupent dans une petite combe ouverte au cœur des rochers, où elles se préparent à chanter *Complies* et à passer la nuit. Ce prélude paradisiaque, fait d'un humble et profond désir, contient à la fois le mouvement intérieur de l'âme qui aspire à la patrie céleste, et la nostalgie un peu douloureuse que le pèlerin porte toujours en lui de sa patrie de la terre. Alors, tournée vers le ciel nocturne, une des âmes entonne l'hymne de *Complies*, *Te lucis ante terminum*, suivie par toutes les autres avec une tension, mais aussi une confiance d'une si infinie douceur, que Dante se trouve au bolde de l'extase, totalement abandonné à l'onde de la prière.

Cette anticipation du bonheur final en plein cœur de l'attente reste elle-même un élément de purification. Car chaque nuit, pour raviver et intensifier encore leur espérance, les âmes sont soumises au tentateur, qui ne les entamera pas, mais face auquel elles garderont à la fois une sorte de crainte silencieuse et la certitude de l'aide de Dieu. Et le groupe entier («*quasi aspettando, pallido e umile*») restera là, immobile, ne disant rien, laissant l'attente du dur moment de la tentation se fondre dans le profond silence qui fait suite à la prière du soir.

Conclusion

Si l'on n'espère pas
On ne rencontrera jamais l'inespéré (Héraclite).

L'attente exemplaire décrite par Dante dans la *Divine comédie* est une attente profondément personnelle, mais en même temps une attente de communion : la communion toujours plus large, toujours plus forte, toujours plus parfaite qui se nouera définitivement dans la grande rose du *Paradis*. En y intégrant à la fois les thèmes de la purification et de la prière, de la souffrance et de la joie, de l'intériorité et de la compassion, de l'espérance et de la lutte, il en a fait une attente *complète*, celle qui devrait pouvoir nous unifier entièrement.

C'est peut-être à ce type d'attente unificatrice que devrait prétendre notre vision d'ensemble de l'année liturgique, avec ses trois grandes périodes de préparation et d'attente : Avent, Carême, longue suite de dimanches «du temps ordinaire» qui mènent à la consommation des temps. On y trouve des colorations diverses, suivant qu'on y accentue davantage la transcendance, la réconciliation ou l'effort quotidien. Mais il est plus important de noter que l'attente, chaque fois, est appelée à se faire *complète* : forte de toute son authenticité humaine et pourtant entièrement livrée au souffle de l'Esprit, c'est-à-dire à un don qui la dépasse de manière radicale.

L'attente de Noël aboutit à la déconcertante surprise de la crèche, celle de Pâques à l'immense et double surprise de la mort et de la résurrection. Quant à la consommation des temps, que pouvons-nous en dire, sinon qu'elle offrira à notre attente «ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu», ce que notre attente, même avec ses antennes les plus fines, est incapable de prévoir, incapable de préparer.

En définitive, l'attente véritable devrait donc nous apprendre à développer à l'infini - notre capacité de surprise. Le secret de cette souplesse intérieure est, ici encore, l'espérance. C'est elle qui mène le jeu. C'est elle qui ne cessera, à travers le tissu serré ou lâche du quotidien, de nous interpeller jusqu'à la fin.

NOTES

1. Jean GRENIER, *Inspirations méditerranéennes*, pp. 66 et suiv.
2. Giorgio BASSANI, *Il giardino del Finzi-Contini*, p. 14.
3. Jean GRENIER, *o.c.*, p. 133.
4. Denis VASSE, *Le temps du désir*, pp. 31-32.
5. Pedro LAIN-ENTRALGO, *L'attente et l'espérance*, p. 512.
6. KIERKEGAARD, *Journal d'un séducteur*, *L'Alternative*, éd. NRF, p. 334.
7. *Ibid.*, p. 341.
8. *L'attente et l'espérance*, p. 513.
9. *Ibid.*, p. 513-514.
10. *Ibid.*, p. 514.
11. KIERKEGAARD, *Vie et règne de l'amour*, éd. Aubier, pp. 287 et suiv.
12. *Ibid.*, p. 289.
13. *L'attente et l'espérance*, p. 522.
14. *Ibid.*, p. 524.
15. *Ibid.*, p. 524.
16. R.M. RILKE, *Die zweite Elegie* (la traduction est de nous).
17. T.S. ÉLIOT, *Four Quartets*, *East Coker* (la traduction est de nous).
18. NEWMAN, *Worship a Preparation for Christ's Coming*, *Parochial and Plain Sermons*, V. p. 10 (la traduction est de nous).
19. *L'attente et l'espérance*, p. 553.

PAR JEAN LYON

*Responsable du Service diocésain de l'opinion publique (Toulouse)**La liturgie, intelligence du temps*

La distribution des temps liturgiques ne répond pas à une fantaisie symboliste ; elle traduit une idée chère à saint Paul : le temps est racheté, la grâce donne à l'histoire son vrai rythme, les grands actes du Christ constituent, certes, les événements les plus précieux du mémorial de la foi, mais aussi et surtout les éléments d'une aventure que tout homme venant en ce monde doit s'approprier. Les hauts moments de l'histoire sainte définissent la trame intelligible où s'enchâsse la totalité de l'histoire universelle.

Tel est donc le grand jeu de l'amour et de la grâce qui s'exalte particulièrement dans le temps de l'Avent, temps de l'espérance pour un triple motif. En effet, la liturgie de ces semaines est chargée de la longue attente messianique ; elle ré-actualise la joie de l'Emmanuel ; elle oriente enfin la communauté des croyants vers le retour de Jésus Christ.

Sans oublier pour autant le grand rêve du peuple élu, ni l'originalité historique de l'Incarnation, on s'attachera particulièrement ici à cette troisième dimension de l'Avent. On ne peut, en effet, désarticuler un rythme qu'adopte déjà - ou à peu près - saint Augustin, dans ses *Confessions* (la mémoire - l'intuition - l'attente) ou saint Bernard avec ses *Trois Avents du Christ*.

Chacun devra pourtant corriger la fragmentation inévitable de l'analyse, et plus encore comprendre l'hésitant balancement de la pensée. En effet, le paradoxe même du message évangélique contraint à dire dans la succession des phrases une vérité qui ne se comprend que recomposée dans l'unité.

La vivante espérance

L'Avent fournit l'occasion, banale mais négligée, de réfléchir sur l'espérance. Mais plus encore peut-être d'en cueillir les fruits, car il ne s'agit point là d'une vertu abstraite qui ne demanderait qu'application d'esprit, mais d'une sève montant déjà dans le vieux tronc de l'histoire. Ni morte, ni « oubliée », l'espérance représente au contraire, du moins en apparence, un des dynamismes les plus évidents qui composent le visage du monde de demain, non point paradis rafistolé par les trouvailles des idéologues, mais royaume édifié à sueur d'homme, et que la gloire de Dieu viendra revêtir de sa beauté.

Sur mille registres, on exalte, on définit, on appelle, on revendique

cette énergie constructive du futur. Inflation, sans doute, et qui masque des désespoirs et des faillites, mais plus encore tornade qui emprunte à la foi chrétienne purifiée sa puissance théologique. Sans doute y a-t-il toujours danger d'illusion, comme en ces périodes de détresse où, à tous risques, on appelle tellement le salut que les mirages s'allument aux quatre coins de l'horizon. Mais sous la masse des utopies et des artifices et au cœur même d'un monde qui vit de formules exaltantes, ne peut-on voir la trace d'une transcendance et la flamme pure de l'espérance chrétienne ?

Avec justesse et complaisance, de nombreux et grands penseurs (de Moltmann à Ellul) ont souligné la secrète harmonie qui accorde l'espérance chrétienne et l'esprit moderne : la vraie vie est à venir, le malheur n'est pas fatal, la promesse de Dieu est formelle, l'attente active est un levain, le royaume est et vient... Cette perspective ne trahit pas une volonté de récupération vile et tardive. Certes, ce qu'on nomme l'eschatologie se trouvait quelque peu négligé par les Églises chrétiennes, soit que leur dynamisme re-créateur ait hiberné sous la résignation, soit qu'elles aient laissé confisquer par d'autres leur ferment d'indignation ou éteindre leur « désir sans remède ».

Souvent même la dureté du combat avait progressivement ramené la masse des chrétiens vers une espérance de pure attente, à moins qu'elle ne l'ait fait dériver vers les fanatismes zélotes. Ici la colère, là l'opium.

En tous ces gauchissements et altérations, il y a eu bien du gâchis, et aussi des contresens. Le premier objet de la liturgie de l'Avent consiste à en liquider quelques-uns, par exemple cette idée que la gloire espérée serait une pure fiction, que l'obsession de la cime dispenserait des épreuves de l'ascension, que la prévision du royaume volatiliserait les réalités du monde... On croyait ces affaires-là réglées, mais elle courent toujours, et proférées d'une manière si péremptoire qu'on est surpris par tant d'aveuglement.

N'y a-t-il pas au contraire, dans la nature même de l'espérance, un tourment ? C'est-à-dire une passion, et dans le même temps, une action, la contestation de ce qui est, et l'édification de ce qui doit être. Ainsi ont rêvé et prié tous les peuples messianiques ; ainsi crient et luttent tous les hommes de cœur, instillant dans ce monde - à bien des égards intolérable ! - une âme et une passion sans lesquelles la vie n'est qu'une euthanasie continuée.

Le temps des signes

En tout milieu, en effet, on capte aujourd'hui ces grandes ondes affectives qu'on ne peut confondre avec des illusions romanesques ou des

parodies lyriques : l'homme aspire à la justice qui ne représente pas seulement le droit de recevoir son dû, mais la réalisation totale de l'existence.

Toute espérance, en sa plus modeste ambition, tente d'interpréter et commence à transformer. Premier pas hésitant, par quoi l'homme exerce sa faculté ouvrière et a gérance sur le destin et sur l'histoire.

Comme cette promesse dont saint Paul écrit qu'elle a les dimensions même de l'amour de Dieu, cette espérance porte de plus en plus loin son feu, concerne tous les aspects de l'homme et éclaire tous les traits du ciel et de la terre. C'est pourquoi le chrétien ne se hâte pas de baptiser espérance les rêves fous et les utopies fabuleuses qui champignonnent en notre temps. Mais, à l'inverse, il a soin de ne pas les congédier sans examen. Il y trouve au moins une caractéristique constante de l'espérance : la révolte contre le temps et, selon le mot de Kierkegaard, « une passion pour le possible ».

Les siècles passés ont aussi connu ces avatars. Des sectes révolutionnaires ou des groupes illuministes ont emprunté les perspectives de l'eschatologie chrétienne, souvent oubliées par l'Église. Mais était-ce là un irréremédiable exil ou l'imprévisible économie d'un Esprit qui souffle où il veut ?

Les signes des temps

Tous ces espoirs proclamés, célébrés ou annoncés possèdent un élément commun : ils constituent toujours une victoire sur le destin ; l'impossible bonheur est devenu possible, l'espace d'un matin. Tous ceux qui, ici ou là, ont vécu ce temps du miracle et respiré cette fragrance de liberté, savent qu'il s'agit d'une expérience indélébile. Fugace, sans doute, et l'on ne saurait assez inviter au discernement quelques théologiens trop pressés de confondre ces fêtes intenses mais précaires avec ce que l'œil encore n'a point vu, ni l'oreille encore entendu.

Quelques observateurs de mai 68, par exemple, ont commis la même fâcheuse identification, qualifiant le Christ de premier anarchiste, comme Nietzsche dans ses dernières œuvres. De même, Hegel lorsqu'il commentait le discours de Jésus sur l'insouciance exemplaire des lis et des oiseaux, y discernait une sans-culotterie révolutionnaire à l'orientale.

Mais peut-on assimiler à l'espérance ce devoir d'imprévoyance, ces formes larvées ou expresses de révolte, ces sursauts libérateurs, ces activités de démiurges, tout respectables qu'ils soient ?

N'oublions pas que quelques grands textes récents (*Gaudium et spes*, *Populorum progressio*, *Octogesima adveniens*) invitent « l'Église servante » à communier aux meilleures aspirations humaines et, souffrant de les voir insatisfaites, demandent à cette Église d'aider l'humanité à « atteindre

son plein épanouissement». Invitation d'autant plus pressante que «son message est en accord avec le fond secret du cœur humain».

Nul ne saurait négliger, en outre, l'extraordinaire effort fourni dans les Églises chrétiennes pour que la foi s'inscrive dans des significations vivantes et parlantes, comme la Bible nous en donne le constant témoignage, singulièrement par l'attitude des prophètes qui fustigent l'injustice parce qu'ils savent déchiffrer la volonté de Dieu en plein cœur des crises politiques nationales ou internationales.

Aucune espérance ne peut naître si ne la précède cet effort pour déchiffrer le mystère de l'histoire, y compris dans «les signes des temps», ces hiéroglyphes. Sans doute cette lecture se trouve-t-elle menacée d'invalidité : simplisme, subjectivisme, moralisme la guettent de toute part. Mais les pieux amis de Job ne doivent pas décourager le vrai croyant de chercher quand même et, la nuit fût-elle d'encre, d'accueillir les signes lumineux qui annoncent notre aventure éternelle.

Intervient la parole de Dieu

Cela dit, nous nous garderons d'oublier qu'en son terme et en sa course, l'espérance implique une incertitude assez tragique. Elle se vit dans le temps de l'annonce, et non dans celui de la plénitude. Plus exactement, entre le temps où le royaume a trouvé dans le Christ une première réalisation et l'achèvement de la longue marche anxieuse, l'histoire nous est donnée pour rendre possibles, par la veille, le labeur et la patience, les conditions de cet accomplissement. En attendant, Dieu renvoie nos libertés à leurs tâches et aux risques de la décision : c'est à mains nues que l'homme dans l'espérance édifie une histoire nouvelle.

Pour reprendre une distinction sommaire mais commode, le chrétien croit à un «Dieu des promesses», mais ne se fie pas aux «dieux d'épiphany». Telle est en tout cas la parole de Dieu : non point berceuse mais glaive, sommation, combat vécu d'abord par le Christ dans la nuit, puis où chacun s'engage, à son rang, contre le mal, le malheur et le malin : l'irréductible, défié par la sainteté, nié par l'amour, transcendé par l'espérance. Non, Dieu n'est pas une idée rassurante.

Cette Parole ne permet pas seulement d'accueillir les signes d'espérance, quels qu'ils soient, pour les confronter à la Tradition comme à une sur-mémoire : elle les exhausse aussi à des hauteurs où d'ordinaire la politique respire assez mal. Mais on n'en conclura pas à l'absence de relation entre ces signes humains de l'espoir et «l'utopie absolue» de Jésus Christ. Au contraire, on les recueillera comme les fruits de ce *pouvoir* que Jésus exerce sur l'univers : «Pour nous, notre cité se trouve dans

les cieux, d'où nous attendons ardemment comme sauveur le Seigneur Jésus Christ qui transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire, avec cette force qu'il a de pouvoir même se soumettre tout l'univers» (Ph 3,20-21).

En voilà assez pour redonner leur place et leur sens à tant de cris, d'aspirations et d'appels, dont les chrétiens trop souvent se font les contempteurs déclarés au nom de la pureté théologique, à moins qu'ils ne les exaltent sur le mode incantatoire et éperdu.

L'espérance, comme imagination

Il y a donc entre l'espoir humain et l'espérance théologique une sorte de consanguinité ; non seulement un accord opportun de bon voisinage ou de fade compromis, mais une convergence organique vers le salut. Cela ne peut manquer d'entraîner quelques conséquences.

L'une d'elles est mieux reconnue aujourd'hui que jadis : loin de trouver dans sa foi des motifs d'abandon ou de fuite - comme on l'a naïvement répété - le chrétien y puise des dynamismes supplémentaires pour s'engager, comme on dit, sur tous les chantiers qui le sollicitent.

D'où la remise à jour de quelques grands axes de la spiritualité la plus classique : l'idée, très biblique, que l'homme coopère non seulement à la création mais à la re-création du monde nouveau ; la conviction, très paulinienne, que si l'action est dénonciation du néant, l'action commune est dénonciation de la solitude ; le goût, très johannique, de rechercher l'extrême conscience à la pointe de l'expérience, celle-ci pouvant être au surplus intérieure ou extérieure, comme le montrent quelques hautes figures chrétiennes, héros de l'action ou mystiques de la nuit, chênes accotés dans la même forêt, bruissant du même murmure d'espérance, mais dont l'un est tout en racines et l'autre, tout en frondaisons.

En ce sens, il n'y a guère eu d'époques où l'espérance dans la parole de Jésus et l'attente de la grâce et de la gloire n'aient engendré, dans le chrétien et dans l'Église, une vocation d'action. Les périodes où le peuple croyant semblait le plus loin de tout désir d'aménager ou d'améliorer son statut terrestre n'en fructifiaient pas moins d'une autre manière. Jamais la grâce ne fut vaine, mais le rythme de cette action divine reste impossible à saisir. Elle semble avoir des saisons : tantôt l'Évangile laisse tomber sa lumière du zénith en un éblouissant midi et sa chaleur pénètre nos civilisations en tous leurs replis ; tantôt seuls des rayons obliques nous parviennent et laissent à l'ombre d'immenses espaces.

La responsabilité qui jaillit de l'espérance prend en ce siècle une place

toute nouvelle : non plus vague prise en charge abstraite ou opération de suppléance, mais engagement total au plus vif des situations de détresse. L'espérance ne dispense pas d'une analyse objective des états humains, elle y pousse au contraire ; et non point par quelque stratégie utilitariste, mais à cause d'une loi proprement évangélique qui veut qu'avant de combattre, on ait rencontré et reconnu les hommes et le réel.

En ce sens, l'espérance devient une source inépuisable de lucidité et aussi d'imagination sociales. Considérer l'espérance à la fois comme «combat intérieur pour la justice devant Dieu» ainsi que le voulait Luther, mais aussi comme lutte sociale, affrontement politique, débat culturel, représente un effort relativement nouveau. Sur ce point, toutes les poussées qui tendent, ici et là, à réintégrer l'espérance eschatologique dans la réalité du monde, se situent dans le droit-fil de l'enseignement des Béatitudes.

L'espérance contre les mythes

Précisément, ce souci de ne plus disjoindre des univers jusqu'ici trop étrangers l'un à l'autre, permet d'exorciser quelques dangers ruineux. Il arrive par exemple que la peur règne aujourd'hui devant les problèmes suffocants d'un avenir imprévisible. Cette peur n'est pas seulement savamment captée, mais capitalisée par quelques idéologies assez naïvement optimistes pour préméditer sans broncher un futur dont elles ignorent tout. Règne alors la technique : on supervise les dernières études futurologiques, on figole les argumentaires, on module la présentation de ce demain délicieux... Coûteux paquet de vent expédié aux hommes par les manipulateurs d'opinion, comme si quelque alliance obscure de ferveur innocuée et de désespoir invaincu jetait ses forces vives en avant... Mais où ?

On se demande comment tant de mystifications n'ont pas tué l'espoir. Car - comme disait Malraux après Staline - «il n'était pas entendu que les lendemains qui chantent seraient ce long hullement qui monte de la Caspienne et que leur chant serait le chant des bagnards...»

On n'en finirait pas de faire l'inventaire des déficits. Mais ces espérances qui n'engendrent que la cruauté du matin après les rêves, ces messianismes qui tourment court, ces révolutions qui se soldèrent en transferts d'injustice..., l'espérance chrétienne a-t-elle l'audace et la puissance de les racheter ? Ce ne peut être possible que si le chrétien lui-même n'a pas fui ces combats douteux, que s'il a été blessé par ces tentatives avortées et ces opérations navrantes. Et c'est souvent à travers ces blessures mêmes - comme dans *Le Cantique des Cantiques* - que l'espérance lui est redonnée.

La politique elle-même ...

Oui, même sur la voie, constamment séduisante et dégrisante de la politique, l'espérance trouve sa chance historique. Il y a, dans les démarches actuelles des Églises, une confiance et une réhabilitation des œuvres collectives de l'homme. On renonce heureusement à quelques brutales oppositions - celle que propose Landsberg, par exemple - de l'espoir-illusion et de l'espérance-vérité. Aussi, lorsque Claudel dans *Jeanne au bûcher* oppose la sainteté et la politique, il prend ce dernier terme dans son sens le plus impur, et il renforce ainsi le contresens déjà signalé et qui n'en finit pas de peser sur l'opinion, à savoir qu'en donnant la priorité à la prédication du ciel, l'Église s'éloigne de la vie, demeure inapte à comprendre comme à modifier les conditions concrètes de l'existence des hommes, consacre les servitudes et les spoliations, reste inefficace en tout ce qui regarde la promotion humaine et l'avènement de la justice. Antonio Machado qui dit son mépris pour cette Espagne catholique «qui prie et qui baille», n'est qu'un exemple entre mille de ce préjugé inusable.

Et d'autant plus regrettable que la tradition chrétienne n'a jamais cessé d'enseigner que les fruits du royaume se chargent de la sève et de la pulpe de ce temps-ci, et que le chrétien ne doit donc absolument pas tricher avec le sérieux de l'histoire.

La mise en relief, copieusement multipliée ces derniers temps, de la dimension politique de l'espérance chrétienne ne devrait irriter ni étonner personne, à condition de purger cette perspective de quelque démesure lyrique. Si l'on veut aborder correctement cet énorme problème des rapports de l'Église et du monde, on ne peut plus s'en tenir à une chétive spiritualité de l'engagement, mais considérer qu'une théologie de l'espérance est indétachable de la relation politique, celle-ci étant entendue, ainsi que le soulignait Pie XII, comme le lieu de la plus haute charité, et non point la manière volubile et affairée de régler avec des mots les affaires des autres.

Loin donc de nourrir suspicion et mésestime à l'endroit du politique, le chrétien discerne un lien entre la spiritualité de l'Avent et l'aventure temporelle des peuples. Il ne s'agit pas là d'un vent de sécularisation ou de politisation qui soufflerait sur l'Occident chrétien, ni d'une stratégie ecclésiastique qui, observant que la parole de Dieu n'est plus écoutée, la mettrait provisoirement en hibernation au profit du discours politique - réflexe tardif et maladroit pour donner à l'institution Église un sursis de crédibilité. Mais il s'agit bien plutôt de comprendre une des mutations les plus fondamentales de ce siècle : la politique n'est plus seulement «affaire de gestion, choix des moyens, détermination d'objectifs à court et moyen termes». On voit aujourd'hui que la politique engage l'avenir

sur des points névralgiques, que son ambition s'étend à des secteurs nouveaux, qu'elle s'intéresse même aux «finalités essentielles de l'existence individuelle et collective».

Attention pourtant ! Les chrétiens savent à quel point des options intempêtes ont appauvri depuis des siècles la pureté de l'Évangile et le crédit spirituel de leur Église. Mais la conviction demeure que si le politique conserve son autonomie, il reste lié par une étrange, féconde et mystérieuse économie à une histoire sainte qui ne saurait connaître de pause.

L'Église, sacrement de l'espérance

Toute la charge d'espérance dont l'Église a mission de rendre compte trouve là un champ très concret d'application. Mais comment ?

L'a-t-on assez dit : l'Église est lumière des peuples, sacrement de l'Alliance, mystère d'unité ! Toutefois, ces termes-là, comme ceux de salut et de bonheur, participent aussi à une définition de l'acte politique. Il est trop clair que le salut concerne l'homme tout entier, qu'il se réalise dans l'histoire, qu'il se déploie en actions collectives et en structures de solidarité.

En tout cela, une légitime autonomie règle les fonctions et les décisions. L'Église respecte d'abord la responsabilité des hommes. Elle intervient ensuite sous une forme «critique», «diaconale», «prophétique».

L'Église admire les fruits de la vocation ouvrière de l'homme : l'avènement progressif des ressources naturelles, la puissance technique qui fournit à la raison et à la main d'incroyables prolongements, la mise en place de régimes sociaux et de systèmes politiques toujours plus respectueux de la personne... Mais à l'intérieur de ce progrès, l'Église nourrit des motifs et des légitimations qui lui confèrent un sens. Elle purifie les séquences de ce vaste mouvement ; s'assure que les choses temporelles ne se trouvent pas faussées par des intérêts, des intrigues ou une adultération des fins ; que les grands mots et les grands principes ne se prostituent pas à de sinistres desseins. L'histoire d'ailleurs nous alerte sur tous ces risques et, entre autres fonctions, l'Église exerce celle de purger le progrès d'implications équivoques.

L'Église est donc servante de la communauté humaine, en un style qui lui appartient en propre, et par le sacrement de ce laïcat qui charpente et fortifie sans cesse ses fonctions de base de toute sa vivante musculature, car le chrétien travaille comme un élément délibéré et accélérateur de l'évolution. En tout cas, il n'escamote pas l'existence quotidienne, ce mélange d'histoire et de nature, et il reste convaincu que la matière elle-même est «susceptible de salut», comme saint

Irénée le disait déjà aux gnostiques.

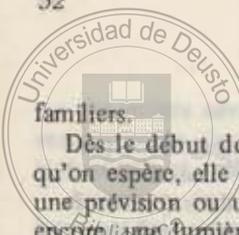
Un des récents synodes protestants a noté que cet engagement peut prendre la forme et le nom d'une «diaconie politique». Pourtant le salut reste l'objet de la promesse et de la prophétie. L'ordre du royaume de Dieu ne se situe pas dans le prolongement de l'élan ascensionnel de la vie. Il n'apparaît pas à l'extrémité d'un progrès comme la colombe au bout des doigts du prestidigitateur. Mais il saisit «tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines» (Ph 4,8). Il assure déjà le progrès dans le temps afin que le passage à l'éternité soit, en même temps qu'une rupture, une consommation. Ce prophétisme affirmé à la fois la radicale contingence de la terre et l'impermanence foncière de ce temps ; mais il fait aussi de ce paramètre l'indice et comme le critère de l'authenticité de la charité.

Ainsi donc, on n'est pas quitte avec l'Évangile pour avoir salué la révolution ; mais à l'inverse, on n'a pas honoré l'espérance lorsqu'on l'a déracinée des labeurs humains. L'action, invalidée si elle surgit de la dictature d'un système péremptoire, naît toujours d'une *vision*, au sens qu'Abélard donne à ce mot : le dynamisme interne de la foi. Celle-ci met l'homme en éveil, crée un type d'orientation, laquelle se mue en finalité conquérante, en emprise progressive sur le mal, en prise de possession de la terre, en domination croissante des biens et des natures. Très attentif à l'instant - trace d'éternel - et au visible - signe de l'invisible -, le chrétien arpente avec ardeur ce temps de grâce et de péché, et transforme cet univers par les fruits indéfiniment multipliés de sa raison et de sa main.

Bien comprise, fortement vertébrée, cette espérance ne courra plus le risque de se voir confondue avec une molle et morne résignation ou une paresse spirituelle, mais elle apparaîtra comme le moteur même de la marche humaine.

Le Christ, «Chef des promesses»

«En ce temps-là, vous étiez sans Christ, étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant ni espérance, ni Dieu en ce monde» (Ep 2,12). Profession sans équivoque que Paul fera aussi aux Colossiens (1,27), aux Romains (5,5), à Timothée (1,1), etc. Le Christ, garantie de toute espérance : ce cri retentit à travers toute la Bible qui, sur ce thème, est toute crépitante de symboles et de métaphores. On comprend qu'en un premier temps, celui qui donne audience à la parole de Dieu sur un sujet aussi central que l'espérance prenne le risque d'un grand dépaysement. Ce qui est livré là n'appartient pas à l'ordre de nos horizons


 familiers.

Dès le début de l'histoire sainte, la foi constitue la garantie de ce qu'on espère, elle s'enracine dans une promesse, c'est-à-dire non pas une prévision ou une providence, mais une création d'histoire et, plus encore, une lumière qui baigne comme par avance la totalité du réel.

En ce sens les Juifs ont été des hommes voués à l'attente. Mais ce fut un contresens navrant, «un terrible malentendu», que d'identifier cette attente avec l'entreprise, honteuse ou suffisante, d'enjamber l'histoire. L'eschatologie est alors réduite à la désertion, la foi à une mystification, l'espérance à une élégante et méprisante manière d'aliéner l'homme et ses outils.

L'avenir auquel ouvre l'espérance biblique n'est pas totalement indéterminé. Si l'on veut en discerner les traits, il est vain de mobiliser l'imaginaire, mais indispensable de se référer à l'unique mémorial, Jésus Christ mort et ressuscité. Hors la lumière de Pâques, inutile de parler d'espérance. Et pas d'espérance non plus sans nouvelle naissance.

Comme l'a abondamment développé Moltmann, il y a une eschatologie de la croix qui maintient l'homme sur les chemins de la terre et engendre en son cœur à la fois la fidélité et l'impatience. En ce sens, l'espérance est «le moteur, le motif, le ressort et le tourment de l'histoire». Cette histoire, qu'est-elle d'autre que la lente transformation de l'homme et de la terre, transformation qui trouve sa forme exemplaire et sa pointe ultime dans le Christ ressuscité : gloire du Verbe qui redevient, pour chacun, ferment de transfiguration jusqu'au final accomplissement, au «*novum optimum*» ?

L'espérance est dénaturée si elle omet l'une ou l'autre de ces étapes. La croix ne s'efface pas devant le Thabor, comme on l'a écrit, c'est-à-dire que si l'espérance a pu souffrir d'être rapetissée à la mesquine mesure de besoins fondamentaux, si une mauvaise conception de l'Alliance a fait de Dieu le consolateur de nos infortunes, il ne faudrait pas qu'un renversement sommaire des perspectives aboutisse au péché inverse : faire de Dieu l'inspirateur de nos victoires, le terme de nos terrestres épanouissements, l'oméga d'un arrangement parfaitement réussi de la société et de la nature.

Jadis certains pensaient que l'espérance ne pouvait s'accomplir que dans un destin tragique. Aujourd'hui on tend à la confondre avec une manière d'optimisme indéfiniment reconduit. L'espérance, à notre sens, avec les longues patiences de son combat, ressemble beaucoup plus à un labeur sans cesse recommencé qu'à une fête «sans fin», quitte à donner place, chance et sens à quelques effervescences furtives.

L'espérance chrétienne est, de soi, indication et motif d'une nouveauté absolue qui, dans la succession du temps, témoigne de l'éternelle nouveauté de Dieu. Elle révèle en même temps le taux d'usure de nos

euphories et le fait qu'il n'y a jamais rien d'insignifiant dans les solidarités temporelles et les terrestres combats.

L'homme d'Église, loin d'être inhibé par la contemplation de la plénitude des temps - qu'alimentent en lui la liturgie et l'eucharistie - est invité au contraire à coopérer à cette «restauration universelle». La tâche de l'Église, en sa forme eschatologique, ne consiste pas en une moralisation, un ajustage impéré du dehors pour réparer les dégâts d'une opération manquée, mais il lui faut mettre en chantier une espérance qui permet à l'homme de prendre possession de l'univers et de l'orienter jusqu'à sa fin. Oui, cette économie de création est l'affaire de tout chrétien avisé : sortir de l'accablement physique de la faim et de la misère, se dégager des longues pesanteurs de la nature, élargir à la mesure des continents les progrès de l'humanisation, vaincre enfin les terribles aliénations qui entravent l'effort et l'essor de la vie.

Une dernière question

Embûches et embâcles ne manquent pas, et le chiendent foisonne. Nul n'en doute, dès qu'il a commencé à s'avancer sur cette route. Mais quel que soit le régime de cette histoire, couturée de nuits, de vertiges, de sécheresses ou de méprises, l'espérance, dès qu'elle est pure, nous pousse au large.

Toutefois, à propos de cette espérance - grâce et gloire mêlées - on n'a pas fini de gloser sur le lien qui existe entre la venue future du royaume et la nécessité de le rendre actuel. Certains affirment que rien, dans la révélation, ne permet de savoir en quoi consiste ce lien. D'autres indiquent que Luc et Matthieu si on les rapproche, donnent un commencement de solution : les Béatitudes, d'allure plus eschatologique chez Luc, de style plus concret chez Matthieu, témoignent ensemble d'une tension qui est le tourment propre de l'espérance. Celle-ci, par définition, reste inachevée, comme l'histoire même dont elle constitue l'élément dynamique. L'essentiel consiste à reconnaître que, dans ce tissu, ce qui vient de Dieu et ce qu'apporte l'homme demeurent à la fois solidaires et hétérogènes.

L'espérance théologique pulvérise quelque idolâtries tenaces qui la menacent sur ses deux frontières extrêmes, mais elle insiste autant sur la finitude du temps que sur sa consistance. Active et expectative, telle est la vertu d'espérance, à condition qu'on la considère bien pour ce qu'elle est, non point emboutie dans des commentaires et des routines, mais promesse de salut, chance de la grâce, attente de gloire.

Certes, il entre là du pari et de l'aventure. On le voit bien déjà dans l'histoire d'Israël. L'espérance des patriarches prend naissance dans une série de «désirs» d'allure familière : une pâture, une postérité, une terre. Née sur ce sol modeste, l'alliance suscite le désir de connaître le donateur,

elle allume l'espérance messianique qui assure la fermeté de l'orientation malgré une multitude d'avatars, de compromissions et de décadences, et atteint son point culminant avec les prophètes, au moment où la catastrophe a séché tout espoir en Israël. Un philosophe juif contemporain observe même que, dans l'Ancien Testament, les prophètes - «prédicateurs d'irrationnel», pourtant - se mêlent continuellement de politique. Mais cela ne vient pas, comme l'a cru Renan et Marx après lui, de ce que, dans les sociétés anciennes, les prophètes ont été les actifs et véhéments témoins d'une lutte des classes, mais de ce que la fidélité à l'Alliance et à la Promesse leur imposait ce combat politique.

Le rachat du temps

L'espérance donne un sens nouveau au temps, trame où se brode notre éternité, comme l'a bien chanté Olivier Messiaen dans son *Quatuor pour la fin des temps*. La présence des réalités dernières transfigure ce temps mobile et fugace et lui confère une portée inouïe. Chaque instant est lesté d'éternel, mixte de patience divine et de travail humain. Le temps a donc un sens, une trame, une extension dirigée : il est matière de sanctification. Mais cette consécration ne se fait pas seulement par le rite, elle s'effectue aussi par la pensée et par l'outil : deux exigences, toutes deux totales.

Les signes de résurrection ne se situent jamais hors des zones temporelles du visible. La grâce de l'Avent se trouve dans l'histoire. C'est pourquoi cette belle période liturgique nous fait à nouveau entendre le dialogue de la grâce et du temps, nous entraîne à l'action et à l'action de grâce, tandis que Jésus, comme le dit Bach dans sa *Cantate sur la fin du monde*, «nous conduit vers la plénitude des joies».

Pour l'heure, l'infirmité native de l'esprit ne nous permet pas de capter dans sa démesure le message de la splendeur. Mais l'espérance - viatique, sel et ferment - nous donne d'en percevoir les traces et les échos, comme les oiseaux de nuit qui s'accommodent des ombres incertaines. Mais n'y a-t-il pas une autre faiblesse d'esprit à n'accepter comme ligne de conduite pour la pensée ou l'action, que des certitudes entières ou des consignes formelles ?

A chacun donc de poursuivre cette réflexion, car aucun discours humain ne peut clore ce genre de recherche, et ce qui est proposé ici n'étouffe pas, par un système de réponses instituées, une interrogation qui reste ouverte, ardente, déjà lumineuse de la gloire qui lui répond.

PAR RENÉ LAURENTIN

Professeur à l'Université de l'Ouest

Après les prophètes et Jean-Baptiste, le quatrième dimanche de l'Avent met devant nous, au premier plan, Joseph et Marie qui ont préparé la naissance du Christ.

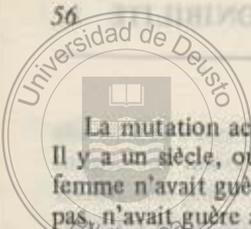
Ces proches témoins de l'entrée du Christ dans l'aventure humaine se situent parmi les pauvres, les sans gloire, ceux que l'histoire oublie. Ils n'ont laissé ni discours, ni édifice, ni action d'éclat. Ils ont inséré le Christ dans l'obscurité d'un village mal famé : «De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? (Jn 1,46).

Les proposer comme «modèles» n'est-ce pas suranné ? A l'heure où l'Eglise s'engage dans une mystique de développement, ils appartiennent à un monde sous-développé. Ce «modèle» ne risque-t-il pas de nous endormir dans un attendrissement idéaliste et quiétiste qui dispenserait de changer les conditions défectueuses des pauvres, puisque c'est dans de telles conditions que le Christ est né.

Il paraît clair que Joseph et Marie, comme tous les vrais pauvres, n'ont pas eu de complaisance dans la pauvreté, et qu'ils ont lutté quotidiennement pour tenter de réaliser une vie plus humaine, non seulement spirituellement, mais matériellement, parce que ce n'est pas séparable. Cette situation du Christ intégré à la famille humaine dans la famille du charpentier de Nazareth garde un sens. Ce qui devrait distinguer le chrétien, c'est non seulement le souci des pauvres, mais le sens de leurs valeurs et des forces collectives qui les habitent. Notre conscience d'Eglise est chargée, du fait que, depuis plus d'un siècle, de Marx à Mao, ceux qui ont perçu et mobilisé massivement ces valeurs sont des athées. Trop souvent encore, le développement est pensé en termes de fonds monétaires, et de plans projetés de l'extérieur, sans éveil et coopération des forces de la base. Il y a une dizaine d'années, au Brésil, Paolo Freire avait lancé un plan conforme au style de l'Evangile, qui voulait commencer par l'alphabétisation des masses, leur conscientisation et une montée de leaders pris dans les couches populaires. Mais dans ce pays, l'un des plus «catholique» du monde, l'aventure fut arrêtée, les promoteurs exilés. Le développement technocratique institué depuis lors se réalise par l'extérieur, dans un style d'aliénation, qui enrichit les riches et appauvrit les pauvres.

La situation de Joseph et de Marie parmi les pauvres de Yahvé sur lesquels Dieu entendait miser pour susciter le Salut du monde, garde une valeur de ce point de vue.

Mais ne reste-t-il pas dérisoire de chercher en eux des exemples étant donné que nous ne savons pas grand chose d'eux, et que notre temps, notre milieu, sont devenus si différents ?



La mutation actuelle pose ce problème en termes de plus en plus aigus. Il y a un siècle, ou même une cinquantaine d'années, la situation de la femme n'avait guère changé depuis le temps de Jésus. La femme ne votait pas, n'avait guère accès à la culture intellectuelle, pouvait être définie comme épouse et mère, alors qu'on n'aurait jamais songé à définir l'homme comme époux et père. De plus, Marie est une épouse tout à fait à part, et Mère d'un Fils unique en tous les sens du mot. Ce modèle virginal insolite n'est-il pas artificiel, dangereux pour le commun des femmes ?

Bref, Marie n'est pas un modèle tout fait, encore moins un modèle à «copier». Mais elle témoigne de quelques traits fondamentaux, situés à la racine même de l'histoire du Salut, qui caractérisent le Salut tout entier. Sous ce rapport, son histoire contient une inspiration toujours valable, un modèle dynamique à la source de l'aventure que nous vivons dans le Christ. C'est à ce niveau que la liturgie nous la propose : accueil, disponibilité active de foi et de charité à Dieu dans la trame d'une humble histoire humaine, d'où l'essentiel a jailli de manière exemplaire.

Tout cela nous invite à prendre du recul à l'égard du thème classique : «Marie, modèle de la femme». La formule même fait question car «modèle» est un maître-mot qui a provoqué dans les sciences humaines quantités de débats où la Mère de Jésus n'a pas trouvé sa place.

Même pour le Christ, la tradition chrétienne parle moins d'imiter que de suivre. C'est à le suivre que Jésus nous convie lui-même (Mt 4,20. 22.25; 8,1; 10, 19.22.23; 9, 9.27; 10, 38; 12,15; 14,13; 16,24; 19, 2.21.27.28, etc.); et pour les femmes 27,55). Joseph et Marie ont réalisé les premiers cette *sequela Christi* dès le point de départ dans l'événement fondateur qu'est la naissance cachée de Dieu parmi les hommes. Ils ont été engagés sur ses voies rudes et imprévues (Mt 1,19; 2,13-18; Lc 1,34.39; 2, 4-7, 33-35, 48-50) des sentiers de pauvreté (Lc 2, 7.24).

Nous aussi, nous avons à le faire naître aujourd'hui. Le corps du Christ, qui fut formé physiquement par la Vierge, nourri, accueilli, élevé dans la Sainte Famille, doit se former mystiquement et collectivement aujourd'hui dans l'Église et dans l'humanité. Le Christ n'est pas encore «né» dans notre monde, dans notre histoire. La fête de Noël qui approche se déroule dans les alibis de la consommation. Le message évangélique, comme autrefois l'annonce faite à Joseph ou l'annonce faite à Marie, nous invite à discerner le lieu et les voies de sa naissance aujourd'hui parmi les hommes, par la foi, la justice et la charité.

JOSEPH, MODELE DE DISPONIBILITÉ A DIEU ET AUX HOMMES (ANNÉE A)

Les textes de l'Année A mettent Joseph au premier plan.

Dans la prophétie de l'*Alma*, Achaz fait contraste avec Joseph. Il met son espoir dans des combinaisons politiques compromettantes pour la pureté du yahvisme (2 R 16, 5-9), et se repose sur la sécurité trompeuse que dispensent les cultes idolâtriques. Il a immolé aux faux dieux (2 R 15, 16) son propre fils, «l'héritier de David». L'avenir de la dynastie est menacé par ce meurtre. Achaz se refuse à la véritable espérance qui bousculerait son confort et sa médiocrité. Il refuse le signe proposé par le prophète (Is 7, 13), sous le prétexte hypocrite qu'il ne peut pas «tenter Dieu». L'important, pour lui, c'est de continuer à conduire sa vie selon la routine de ses coutumes religieuses, de sa diplomatie, de ses armes.

Joseph, lui, est un type de disponibilité. Comment ? Nous ne le savons pas précisément. Dans quelles circonstances son projet de mariage avec Marie a-t-il été établi ? L'Écriture se dérobe à notre curiosité, même sur ce point qui nous paraîtrait important. Sans doute les familles ont-elles ici joué leur rôle, selon la coutume, et Joseph, en qualité d'homme eut plus d'initiative que Marie. Selon l'épure de Mtl, il prend seul toutes les responsabilités. Sans doute, il aime celle qu'il va épouser. Il a engagé sa vie à cette épouse gracieuse, au sens fort de l'intraduisible *kecharitomene* (Lc 1, 28) : de la grâce de Dieu qui comble infailliblement l'objet de son amour.

Et voilà que Joseph la découvre «enceinte de par l'Esprit Saint» (Mt 1, 18). Il semble peu conforme à l'esprit du texte de dramatiser, d'imaginer les doutes de Joseph et ses soupçons, si émouvants que soient les développements littéraires multipliés sur ce thème, et la beauté des images discrètes et intérieures du film *Vangelo secondo Matteo*. Le v. 18 nous invite à penser que Joseph a su non seulement le fait matériel de la conception, mais son origine : l'Esprit Saint. Cela bouleverse son projet. Mais il raisonne en «juste» (1, 19), ouvert à la justice de Dieu. C'est donc au nom de la justice et non d'un passe-droit, qu'il veut renvoyer secrètement sa fiancée, sans la soumettre au châtement de la Loi. S'il l'avait crue coupable, si son industrie avait eu pour objet de la faire échapper à la sanction prescrite, le texte aurait souligné sa générosité, sa délicatesse, et non sa justice. Si Joseph se montre juste, c'est qu'il ne veut pas assumer une paternité qui ne lui appartient pas. Il ne veut pas s'emparer de l'œuvre de Dieu qui lui échappe. Il accepte cette effraction de Dieu qui brise son projet en celle qu'il aime. Il s'efface devant Dieu.

Savons-nous, pareillement, accueillir les surprenants impacts de Dieu dans nos vies et nos familles, dans notre Église et notre monde ? Savons-nous respecter ses voies, telles qu'elles se dessinent chez des gens déshérités, marginalisés, qui ont contre eux toutes les apparences, ou tout simplement

chez les jeunes. Ceux qui luttent, à contre courant, pour la justice et la vérité ne sont-ils pas, le plus souvent abandonnés, diffamés, dans l'Église même ? Il est facile de marginaliser sans examen, ceux qui ne se conforment pas aux routines établies. Et pourtant, ceux en qui Dieu a mis le souffle gratuit et surprenant de son Esprit se trouvent assez en difficulté par l'intérieur, pour avoir besoin d'être compris, aimés, soutenus, en même temps que contestés et critiqués au nom de la foi, dans la communauté qu'est l'Église.

Joseph se présente à nous comme un modèle d'attention à Dieu et aux hommes, de discernement, de disponibilité. Il lui suffit d'un rien, d'un songe, pour changer son projet, et l'établir sur d'autres bases. Et pourtant, il éprouve le choc de l'affrontement avec Dieu. Ainsi faut-il qu'il soit rassuré, comme Marie elle-même au début de l'Annonciation (Lc 1, 30) : «Joseph, fils de David, ne crains point» (Mt 1,20). C'est une invitation à dépasser la crainte inhibitrice qu'on éprouve devant l'invasion du mystère de Dieu. Comme Achaz, nous sommes habiles à nous en défendre, au besoin avec des motifs théologiques. Nous ne voulons pas «tenter Dieu», nous ne voulons pas lui demander des choses qui sont très au-dessous de lui. Et finalement nous le marginalisons, nous rejetons ses impulsions de Salut.

Joseph assume donc sa mission qui consiste à être, au triple plan juridique, moral, psychologique et bientôt professionnel, celui qui éveillera l'enfant prédestiné à son existence d'homme : un enfant de race royale dans une famille déchue au regard des hommes, parmi les pauvres. Tout enfant a besoin d'un père, psychologiquement plus encore que biologiquement. Marcel Pagnol l'a exprimé avec chaleur dans *Fanny* : «La vie, les chiens aussi la donnent». Et il montre que l'essentiel dont un enfant a besoin c'est cette présence accueillante à sa naissance, cet amour ingénieux à lui fournir tout ce dont il a besoin, au fur et à mesure de sa croissance : berceau, nourriture, sécurité. Tout enfant implique un mystère, des surprises. Jésus comme un autre, et sans doute plus qu'un autre. Des enfants qui font des fugues de trois jours, c'est plutôt l'exception (Lc 2, 40-50).

Le message stylisé de Mt 1,20 résume tout cela dans la fonction initiale, dans la fonction juridique : donner le nom. Avec Xavier Léon-Dufour (*Études d'Évangiles*, Paris, 1965, pp. 47-83) et A. Pelletier (*Revue des Sciences religieuses* 54, 1966, pp. 67-68), il faut traduire :

Ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse, car bien que ce qu'elle a conçu soit de l'Esprit Saint, c'est toi qui donneras, au Fils qu'elle enfantera, le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés (Mt 1, 20-21).

Et c'est là-dessus que conclut toute la péripécie : «Il l'appela du nom de Jésus» (1, 28).

Matthieu insiste sur le rattachement de Jésus à la race de David, six fois nommé dans le premier chapitre de Matthieu (1, 1.5. 6. 17. 20 ; cf. 9, 27 ; 12, 3. 23 ; 15, 22 ; 20, 30. 31 ; 21, 9. 15 ; 22, 42. 43. 45), ce que souligne aussi Luc (1, 27. 32. 69 ; 2, 4 et 11 ; 3,31 et Rm 1,4).

Le projet de mariage entre Joseph et Marie débouche ainsi de manière inattendue sur l'antique promesse faite à la dynastie de David, pour un projet sauveur. Il ne s'agit pas de sauver le peuple de ses ennemis politiques, mais «de ses péchés» (Mt 1, 21). Ce projet va très loin. Joseph l'a saisi à tâtons, dans la nuit, dans la phosphorescence d'un songe. L'Évangile de l'enfance selon Matthieu soulignera sa disponibilité aux aventures qui surgissent tragiquement aux premières émergences de ce projet de Salut encore dans les langes.

En notre temps de technique implacable et d'efficacité matérielle, savons-nous être disponibles à ce qu'on oublie, à ce qui suscite notre appréhension, comme Achaz à qui la perspective du prophète paraissait incroyable et risquée ? Au milieu du réseau de nos habitudes et de nos sécurités, sommes-nous disponibles pour discerner le sens et les projets que Dieu voudrait faire naître aujourd'hui encore, pour le Salut du monde de péché où nous sommes collectivement impliqués ? Saurons-nous faire naître le Christ dans notre cœur, dans notre société, selon cette naissance de foi dont parlent souvent les Pères ? Marie, disent-ils, a conçu en son esprit avant qu'en son corps. En son esprit aussi, Joseph a conçu avec elle un projet, car les projets du salut sont toujours collectifs. Il l'a vécu dans la foi. Il a pris la part qui était la sienne à cette naissance. Et c'est cette même naissance que nous avons à réaliser cette année pour que Noël soit Noël.



MARIE, MODELE DE DISPONIBILITE ACTIVE ET JOYEUSE (ANNÉE B)

Cette année, la liturgie attire plus spécialement notre attention sur Marie.

Dans les textes de l'année dernière (Is 7, 10-14 ; Mt 2, 18-25), elle figurait plutôt comme objet et lieu du Mystère. C'est Joseph qui était le sujet actif. C'est lui qui, à chaque pas, «prend» Marie (1, 20. 24 ; 2, 3. 14. 20. 21). Et l'on pouvait penser que la femme ainsi «prise» était donnée comme un modèle de passivité : étrangère au débat, «trouvée enceinte», comme disent certaines traductions.

Or, Luc nous montre qu'elle est, tout au contraire, active, responsable, avant Joseph, au point de départ. La femme a devancé l'homme à la naissance du Sauveur comme au tombeau (Lc 23, 55 ; 24, 11). C'est à Marie, la première, et de manière plus intime qu'a été remise la naissance du Sauveur et du Salut. Le récit de sa vocation, stylisé avec une extrême densité, nous la montre vivante, dialoguante, réagissante, participante. Pour elle comme pour Joseph, le Salut est une œuvre de liberté humaine.

Mais il est tout d'abord, et Luc y insiste, œuvre de grâce, initiative d'un amour prévenant et gratuit. Marie a été choisie pour cette mission et pour le message de l'Annonciation, qui constitue sa vocation prophétique, parce qu'elle est par excellence, de manière ferme et stable : «Objet-de-la-faveur-de-Dieu». Tel est le sens du nom de grâce qui lui a été donné au début du message de l'Annonciation : *Kecharitomene*, objet par excellence (par antonomase) de la *faveur* ou *grâce* de Dieu. La suite du message insiste : «Tu as trouvé grâce» (Lc 1, 30).

Dieu entre à fond dans la vie de celle qu'il a choisie. C'est l'irruption de ce mystère de miséricorde qu'explicite la deuxième lecture (Rm 16, 25-27). Le silence des siècles éternels (Rm 16,25) va prendre corps (cf. 16, 26) et se manifester parmi les hommes, selon une sagesse qui dépasse l'homme.

Marie est troublée, comme les prophètes au seuil de leur vocation, comme Moïse devant le Buisson ardent. Le projet de Dieu dépasse les projets humains. L'homme se défend contre cette aventure, contre cette démesure. C'est normal, c'est l'homme. Il faut que Dieu insiste, éclaire. Cela peut être un combat comme celui de Jacob.

Pour Marie, c'est la joie qui domine. Le message de l'Annonciation commence par les mots : «Réjouis-toi» (Lc 1, 28) ; une joie bouleversante à la mesure de l'invasion de Dieu ; d'où la clause : «Ne crains point, Marie» (Lc 1, 30).

Elle est invitée à porter le poids de la naissance du Messie, à entrer dans l'aventure dangereuse de ce Roi né parmi les pauvres (Lc 2, 6. 7.

24). Plus le porteur d'un grand projet est situé bas dans l'échelle sociale, et plus la réalisation lui en coûte. Marie ne reçoit pas l'annonce du Messie Fils de Dieu comme David l'avait reçue, à l'heure du triomphe : lorsqu'il fut «établi dans sa maison et que Dieu lui eût donné du repos en le délivrant de tous ses ennemis» (1ère lecture : 2 S 7, 1-2). Pour elle c'est un point de départ, au degré zéro de la gloire et de la fortune et non un couronnement.

En Lc 1, 34, elle soumet une difficulté plus précise : «Je ne connais pas d'homme». Le verbe *connaître* s'entend ici au sens biblique et sexuel du mot. En tout respect d'autres opinions je reste convaincu du sens obvie de cette parole qui signifie son attachement exclusif à Dieu, dans l'état de virginité. Luc y insiste. Dès le premier verset de l'Annonciation (1, 26), il répète *deux fois* ce mot *vierge*. Insistance délibérée, insistance nécessaire, puisqu'il déclare cette «*vierge fiancée*», ou même «*mariée*» selon la traduction de certains auteurs : le même mot - *emnesteumèné* - étant repris au chapitre de la naissance, en Lc 2, 5, à l'heure où Marie est bien devenue l'épouse de Joseph. Ce que Luc entend nous dire, c'est que cette vierge fiancée ou mariée entend rester vierge. A une époque où cette totale disponibilité à Dieu était en honneur chez les Esséniens, à l'étonnement de Flavius Josèphe et de Philon, Marie a réalisé une anticipation mystérieuse du célibat pour le Royaume. Anticipation neuve, car sa perspective n'était pas rituelle comme celle des Esséniens : il ne s'agit pas de pureté légale ; elle n'implique pas le retrait du monde, qui conduit au célibat les adeptes de tant de religions asiatiques. Son projet mystérieux dont les tenants et aboutissants ne sont pas précisés, il faut le situer à la pointe de l'élan eschatologique attesté par les prophètes. Il n'a pu être que le fruit d'une disponibilité à Dieu, d'une propension à miser directement sur lui, par une sorte de court-circuit, à l'égard des projets ordinaires de ce monde. Marie a inventé la liberté de ceux qui renoncent à tout en présentant le centuple que Dieu donne dès ici-bas. Ce centuple pour elle, c'est la naissance du Messie, Fils de Dieu, que les paroles de l'ange identifient mystérieusement au Seigneur Dieu, Roi des temps eschatologiques : Yahvé, présent dans l'arche d'Alliance. Ce à quoi elle avait renoncé, elle le retrouve, au niveau de Dieu où elle est établie. Elle sera la Mère humaine du Fils de Dieu, de par l'Esprit Saint.

Sa question est tenue pour légitime, en contraste avec celle de Zacharie, frappé de mutisme pour avoir demandé des explications (comparez Lc 1, 20 et 36). C'est que l'interrogation de Marie ne vient pas du doute ni de la faiblesse de sa foi. Elle s'enracine dans un mystère de grâce. Ainsi le messager de Dieu lui octroie-t-il gratuitement un signe qu'elle n'avait pas demandé : cette naissance de Jean-Baptiste, précurseur de Jésus, un signe contrasté puisque le précurseur naît de parents âgés comme autrefois Isaac (Lc 1, 37 reprenant Gn 18, 14).

Et voici qu'après avoir ressenti le trouble, après avoir eu du mal à percevoir la portée d'un projet divin qui ne cadrerait pas avec ses projets, même selon la grâce, Marie exprime sa disponibilité totale et active : «Voici la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole» (Lc 1, 38).

La traduction : «qu'il advienne» est plus fidèle que la formule : «qu'il me soit fait». Il s'agit, en effet, d'un *événement* dans lequel Marie est active et participante. Elle n'est pas la femme-objet à qui ont «fait» ce qui lui arrive. Luc, et surtout Jean, se sont attachés à montrer l'intuition, l'élan, l'initiative, qui caractérisent la femme et Marie en particulier, selon la grâce. Le mot «faire» au sens actif, est significatif des textes qui concernent Marie dans ces deux Évangiles. Elle est «heureuse d'avoir cru» (Lc 1, 45). Et, selon Lc 8, 21, il s'agit de la «béatitude de ceux qui écoutent et font la parole». C'est bien le verbe «faire» dans toute sa force, que les traductions affaiblissent souvent en disant : *observent, mettent en pratique, etc.* A l'heure de l'Annonciation, Marie a *fait* la Parole, au sens le plus fort du terme : de tout son cœur et de tout son corps, elle *fait* le Verbe incarné parmi les hommes.

Son invitation à Cana s'inscrit dans le même sens : «Faites tout ce qu'il vous dira». Il s'agit encore de *faire* la parole de Jésus : remplir les outres vides avec l'eau qu'il va changer en vin. Marie est le prototype de la praxis chrétienne. Elle y va de tout son élan pour accueillir et réaliser le propos de Dieu, selon la grâce de Dieu, chez les autres comme en elle-même. Il faut comprendre son acquiescement : «Qu'il m'advienne selon ta parole» au sens d'une réceptivité active et non passive. Servante du Seigneur, elle «fait la vérité» qui «conduit à la lumière» (cf. Jn 3, 20). L'Évangile de l'an prochain (Année C) nous montrera comment elle l'a réalisé, au jour de la Visitation.

MARIE, MODELE DE DISPONIBILITE A L'ESPRIT (ANNÉE C)

La disponibilité de Marie est une disponibilité à l'Esprit Saint. L'Évangile de l'enfance du Christ selon Luc ressemble fort à son Évangile de l'enfance *de l'Église* : les *Actes des Apôtres*. C'est le même schéma, comme Vatican II l'a souligné : «L'Esprit Saint vient sur» Marie (Lc 1, 35) et elle «part en hâte» (1, 39). «L'Esprit Saint vient sur» les Apôtres (Ac 1, 8 ; cf. 2). Et les voilà qui sortent du Cénacle où ils avaient coutume de se tenir (1, 13), portes closes (Jn 20, 26). Bientôt, ils partent eux aussi, pour communiquer l'Esprit du Christ et faire naître mystiquement son Corps qui est l'Église. La Visitation procède de la protopentecôte signifiée en Lc 1,35, la première effusion de l'Esprit, au principe même de l'Incarnation, sur Marie, prototype de l'Église. Son départ «à travers les montagnes» n'est pas une impulsion vague. Il s'agit de rencontrer sa parente Élisabeth : de communier à la grâce qui lui a été donnée comme signe annonciateur de la sienne (1,36).

La servante du Seigneur semble être venue aussi, plus matériellement, pour servir sa vieille parente en sa gestation finissante. La manière habituelle de Luc nous invite à penser que les trois mois de Marie dans la maison d'Élisabeth (Lc 1, 56) incluent sa présence à la naissance de Jean-Baptiste (racontée aux vv.57-80).

Encore une naissance. Encore un projet dont le héros est un enfant : un prophète que sa disponibilité au souffle prophétique de l'Esprit fera mourir, décapité, avant la résurrection, précurseur sur toute la ligne.

Marie est le type de la disponibilité aux missions de l'Esprit, aux rencontres, aux services qu'il suggère parmi les hommes...

A quelles rencontres nous invite-t-il aujourd'hui ? Assemblées liturgiques, mais aussi visite des pauvres, de ceux qui souffrent, présence aux causes de Dieu et des hommes qui souffrent violence en ce monde. Avons-nous le sens des rencontres auxquelles nous sommes appelés, selon la grâce que le Seigneur nous a donnée : éclatantes ou cachées, majeures ou mineures, toujours irremplaçables ? Notre charisme est-il de concevoir les projets ou de les servir, de convoquer ou de venir ? D'assumer la continuité des structures nécessaires ? De faire prendre conscience aux pauvres de leurs valeurs ? Ou tout simplement la grâce d'accueillir qui est peut-être la plus précieuse : celle qui s'épanouit merveilleusement chez tant de vieillards ?

Ce que Dieu opère au cœur des vraies rencontres va au-delà des mots qui sont dits. A la salutation de Marie, l'enfant d'Élisabeth bouge et sa mère l'interprète comme signe de la joie messianique : «L'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein» (1, 44). Cette phrase s'inscrit dans le sens

de l'Annonce faite à Marie : «Réjouis-toi» (1, 28). Au verset suivant, Elisabeth explicite pareillement cette communion-type qu'exprimait le message de l'Annonciation : «*Le Seigneur est avec toi*», en disant : «*Tu es bénie entre les femmes et le fruit de ton sein est béni*» (1, 42).

C'est dans la rencontre, c'est dans l'échange qu'elle discerne la grâce. Nous passons souvent à côté du sens de ces rencontres porteuses de grâce. Et pourtant le Seigneur est présent là où plusieurs se trouvent réunis en son nom (Mt 18,20 ; cf. 28, 20).

La visite de Marie à Elisabeth est partagée dans la foi, discernement du Salut dans un projet bien incarné. La foi est le lieu de la naissance, le lieu de «l'accomplissement de ce qui est dit de la parole du Seigneur» (Lc 1,45).

Cette rencontre est aussi un partage d'espérance, tout orienté vers l'avenir, comme l'est une femme qui attend un enfant et laisse manger sa vie pour faire une autre vie, à projeter dans un futur inconnu. Car ces deux enfants, qui déjà sont source de joie, une joie perçue en fonction du Salut, n'ont pas encore vu le jour ; et cela en un temps où la mortalité infantile était considérable. L'espérance anticipe l'avenir. «Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru» (cf. Jn 20, 29).

Cet élan de la Visitation, l'épître aux Hébreux en dévoile la source première, le germe caché dans le projet du Christ «entrant dans le monde» (He 10, 5 : 2e lecture de ce jour).

Dieu est entré chez les hommes. Il a frappé à la porte de Marie et il est entré chez elle (cf. Ap), car elle a su accueillir la volonté de Dieu. Il est entré ainsi dans l'histoire des hommes, dans la famille des hommes, par le cœur des hommes. Il entre dans la volonté de Dieu (He 10, 7 citant Ps 47, 9), telle qu'elle se manifeste à travers les événements qui ne cessent de surgir et de se renouveler parmi les hommes. Le non-sens devient sens. Car l'amour du Dieu fait homme et son dessein sont plus forts que la mort dans ce monde où la mortalité à toujours le dernier mot. C'est en assumant la mort que Jésus vaincra la mort. Et c'est pourquoi il est prêt à «l'holocauste» depuis le début (He 10,6). Tel est, au-delà de son patient labeur d'homme, l'acte final qui accomplira la volonté du Père.

Selon l'*Épître aux Hébreux*, la démarche de Jésus entrant dans le monde s'oppose à l'attitude rituelle de ceux qui offrent des sacrifices extérieurs sans s'y engager eux-mêmes. Déjà les prophètes avaient dénoncé cette illusion. Ce qui intéresse Dieu, c'est le cœur de celui qui offre, non les brebis et les boucs prélevés comme marchandise conventionnelle pour des avantages de sécurité. Ces offrandes, il les a en horreur (Am 5, 21-23 ; Is 1, 13-16 ; 58, 1-8 ; etc) répètent les prophètes, si le cœur est loin de lui. Le Christ vient donc lui-même. Il ne se penche pas sur le monde, il y entre. Telle est la pointe du texte : l'élan du Christ, cette espèce de rupture qu'il réalise avec sa situation de Dieu incorruptible, impassible, planant au-dessus du monde, tel du moins que l'imaginent les philosophes. Pour cela, il

prend corps, littéralement, dans la réalité du monde corporel afin de le sauver. C'est dans ce corps qu'il se lie à l'histoire du monde, à ses vicissitudes, à son péché. Il a été «fait péché pour nous» dit l'apôtre Paul (2 Co 5,21). C'est dans l'écrasante implication au corps de péché qu'il accomplira la volonté de Dieu.

Le nouveau régime du Salut qu'il fonde ainsi, de manière exemplaire, est dépassement du formalisme pour entrer dans toutes les causes de justice et d'amour (l'Amour de Dieu et les hommes), leur donner corps, dans les réalités du monde, dans le futur qui est entre nos mains. La foi est simple, du moins telle que la voyait Péguy. Elle sait que Dieu est, qu'il nous appelle. L'espérance est plus déroutante, engagée qu'elle est dans le temps, dans l'histoire, dans un avenir *qui n'est rien avant d'avoir été fait*, comme ces deux enfants qui n'étaient que germes de vie cachée dans le sein de Marie et d'Elisabeth. D'où l'importance de *faire la vérité*, de *faire la Parole*, car le Christ est mort, mais il n'est pas encore né, il n'est pas encore ressuscité *parmi les hommes*. Il n'est pas encore tout en tous. Il faut accomplir ce qui manque à son corps qui est l'Église (cf. Col 1, 24).

A la source de l'élan qui animait Marie Mère de Jésus, l'épître aux Hébreux nous dévoile donc l'élan primordial et radical de Dieu entrant dans le monde, dans une totale disponibilité à la vie et à la mort. Il s'agit de nous laisser ressaisir par cet élan qui nous invite à réaliser en ce monde, ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui ne monte pas au cœur de l'homme laissé à lui-même : Dieu qui est Amour et Avenir.

NOTE

1. En 3,19, pareillement, Luc raconte l'incarcération de Jean-Baptiste avant de raconter le baptême de Jésus (3,21-22), si bien que Jean-Baptiste paraît absent de la scène du baptême, si sa présence n'était connue par les trois autres évangiles.



*... car ce n'est pas l'espace d'une
nuit que Dieu espère contre
toute espérance.*

Pour la prière I

Mendiant inconnu, inlassablement tu parcours
les rivages des nuits d'homme,
ombre parmi les innombrables ombres
des sans-espérance.

En ta bouche muette s'éteignent les sanglots.
Tu voudrais pourtant, crier, toi aussi,
pour que ce cri s'en aille,
comme un écho changé,
comme un appel nouveau,
se mêler à la plainte grandissante,
aux hurlements des assoiffés de Lumière,
au terrible silence quand s'étouffent les pleurs
et qu'il ne reste plus qu'à s'étendre
au creux des vagues grises,
à l'aube inaperçue.
Sur le bord des nuits d'homme, tu es le Dieu sans voix.
Car ta Parole fut dite un jour du temps.
Tu l'as prononcée tout entière ;
tu l'as criée jusqu'à la fin,
jusqu'à la fin du souffle de ton Fils.

Mais quand fut achevée ta Parole plénière,
pour toi, Dieu, vint le temps de l'espérance nue,
de l'espérance muette,
de l'espérance contre toute espérance.

II

Mendiant inconnu, tu hantes chaque nuit
les rivages sans fin
où se pressent en foule tous les désespérés.

Il en vient de partout mais tu ne les vois pas.
Tu voudrais pourtant, ouvrir les yeux, toi aussi,
pour qu'un regard de toi,
comme un rayon unique,
comme une simple étoile,
rassemble des lointains le peuple solitaire,
le tourbillon glacé de ces îles humaines,
la troupe lamentable errant parmi les sables
où vont bientôt mourir les songes inutiles.

Sur le bord des nuits d'homme, tu es le Dieu aveugle.
Car tu as vu le monde en son premier matin,
le sourire d'Adam fraîchement façonné,
la lumière de Pâques sur le visage de ton Fils,
quand la vieille terre faisait peau neuve



et que déjà brillait le jour huitième,
ton œuvre nouvelle.

Mais quand fut achevée cette vision parfaite,
pour toi, Dieu, vint le temps de l'espérance nue,
de l'espérance nocture,
de l'espérance contre toute espérance.

III

Mendiant inconnu, tu sillones les grèves,
croisant les formes incertaines des hommes de la nuit,
quand ils tendent les bras vers le ciel,
pour un ballet macabre et fou.

Qui leur partagera la chaleur d'une main ?
Toi, Dieu, tu restes là, au cœur de cette nuit,
sans rien faire.

Tu voudrais pourtant tendre les bras vers eux,
les arracher au vide qui va les engloutir,
les presser sur ton cœur

et les conduire aux portes d'une ville retrouvée.
Sur le bord des nuits d'homme, tu es le Dieu sans mains.

Car tu pétris la glaise pour les commencements,
car tu guidas ton peuple de ta droite puissante,
tenant comme un enfant Israël sur ta joue,

et devant vous, lèvez la tête
car il est proche le temps de votre délivrance

et gravant tous tes fils pour jamais sur tes paumes.
Car tu reçus du Fils, remettant son esprit
entre tes mains de Père, ceux que tu lui confias.

Mais quand fut achevé le travail de ta grâce,
pour toi, Dieu, vint le temps de l'espérance nue,
de l'espérance toute seule,
de l'espérance contre toute espérance.

IV

Quand naissaient le jour et les mondes,
l'espérance, pour toi, Seigneur, était facile.
Quand tout restait à recréer,
quand tout se recréait aux temps du Fils de l'homme,
l'espérance, pour toi, Seigneur, était facile.

Mais à présent que tout est accompli,
tout reste à espérer.

Tu es le Dieu qui espère.

Tu es le mendiant inconnu,

espérant la confiance des hommes,

l'amour des hommes.

Car tu as tout donné.

Tu nous as donné la voix de ton Fils,

et ses yeux, et ses mains,



pour éveiller la terre,
pour réchauffer les cœurs,
pour briser les chaînes du vieux monde.

Et toi, Seigneur,
tu es entré dans le temps de l'attente.
Tu es entré, Seigneur, dans le temps de l'Avent.

«REDRESSEZ-VOUS, LEVEZ LA TÊTE,
CAR IL EST PROCHE LE TEMPS DE VOTRE DÉLIVRANCE»

PAR JEAN-YVES QUELLEC

Arbres qui s'amuserent des premiers flocons ;
Arbres étonnés des craquements du gel ;
arbres emprisonnés sous le fardeau trompeur ;
arbres défigurés, enserrés, aveuglés ;
arbres solitaires au cœur des forêts ;
arbres en sommeil, arbres morts.

Voix des arbres à midi,
quand ils s'ébrouent, joyeux, sous le soleil,
quand ruissellent les brindilles, et qu'un balancement nouveau
étend de proche en proche
le long murmure de la renaissance,
le chant repris en chœur des branches libérées.

Voix des hommes demain,
quand le cliquetis des chaînes qui se rompent
aura le son du rire.

Voix des hommes brisant l'étau de la misère.
Cri des hommes arrachant les masques maléfiques
Chant des hommes déchirant le linceul de la terre.
Jubilation des peuples
rassemblés sur les hauteurs du monde,
quand fleurissent les villes,
et Dieu moissonne dans les plaines.
Demain se lèvera le Soleil de justice.



ESSAI DE PRIERES D'ENTREE ET DE CONCLUSION
POUR CÉLÉBRER LES QUATRE DIMANCHES DE L'AVENT

PAR NICOLE BERTHET

1er dimanche

Seigneur du jour et de la nuit,
Dieu du ciel et de la terre,
voici qu'approche l'heure de ta venue.
Ne nous laisse pas engourdis dans une attente somnolente.
Éveille nos cœurs à ta Parole
que tu ne cesses de nous adresser
à travers les siècles des siècles.

Maître de l'espace et du temps,
notre Dieu, notre Père,
ne nous laisse pas nous rendormir.
Rends-nous attentifs à cette chance de salut que tu nous tends,
à ces signes naissants du Royaume de ton Fils
qui vit auprès de toi et parmi nous
maintenant et toujours.

2ème dimanche

Tu nous rassembles par ta Parole,
Seigneur des siècles,
Dieu éternel.

Tourne vers toi nos regards dispersés
pour qu'au bout du chemin,
nous voyions se lever la lumière
de ton Fils Jésus-Christ.

Remplis-nous, Seigneur, de la force de ton Esprit
pour que nous puissions répondre
à la voix qui crie dans le désert
et préparer le chemin
de celui qui se tient, inconnu, au milieu de nous,
de celui qui vient,
Jésus, ton Fils et notre frère.



3ème dimanche

Dieu de paix, Dieu de bonté,
 Dieu de tendresse et de pitié,
 ouvre nos yeux à ta lumière
 et nos oreilles à ta parole,
 et nous chanterons dans la joie
 les merveilles de ton amour,
 maintenant et pour toujours.

Dieu de justice,
 Esprit de feu,
 caché, secret, inconnu au milieu de nous,
 rends-nous attentifs à ta présence discrète et puissante.
 Fais-nous reconnaître et annoncer
 les signes du Royaume qui vient
 par Jésus-Christ notre Seigneur.

4ème dimanche

Dieu éternel,
 Dieu toujours nouveau,
 insaisissable,
 Dieu d'alliance,
 Dieu de liberté,
 où t'adorer ? Où te chercher ? Où t'attendre ?
 Où s'annonce aujourd'hui ta venue ?
 Que ta Parole nous rassure,
 Père des hommes,
 Dieu de la promesse,
 maintenant et toujours.

Présence imprévisible,
 Dieu de longue patience,
 Seigneur de l'impossible,
 nous ne savons ni l'heure ni le lieu de ta venue.
 Mais, sûrs que ton amour nous est donné à découvrir,
 à dévoiler, à mettre au monde,
 nous ne cessons de te prier :
 Que ton Esprit nous guide au chantier du Royaume,
 à la rencontre de ton Fils Jésus-Christ,
 notre frère et notre Seigneur pour toujours.



TITRES DE LA DEUXIÈME SÉRIE D'ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR

- | | |
|---|--|
| * 1. La prière eucharistique | 34. 3 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 2. Anaphores nouvelles | 35. 4 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 3. Lectionnaire dominical | 36. 5 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 4. Temps de l'Avent | 37. 6 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 5. 1 ^{er} Dimanche de l'Avent | 38. 7 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 6. 2 ^e Dimanche de l'Avent | 39. 8 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 7. 3 ^e Dimanche de l'Avent | 40. 9 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 8. 4 ^e Dimanche de l'Avent | 41. 10 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 9. Temps de Noël | 42. 11 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 10. Fête de Noël | 43. 12 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 11. De Noël à l'Epiphanie | 44. 13 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 12. Epiphanie et Baptême du Seigneur | 45. 14 ^e Dimanche ordinaire * |
| 13. Temps du Carême | 46. 15 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 14. 1 ^{er} Dimanche du Carême | 47. 16 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 15. 2 ^e Dimanche du Carême | 48. 17 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 16. 3 ^e Dimanche du Carême | 49. 18 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 17. 4 ^e Dimanche du Carême | 50. 19 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 18. 5 ^e Dimanche du Carême | 51. 20 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 19. Dimanche de la Passion | 52. 21 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 20. La Cène du Seigneur | 53. 22 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 21. Le triduum pascal | 54. 23 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 22. Temps pascal | 55. 24 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 23. 2 ^e Dimanche de Pâques | 56. 25 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 24. 3 ^e Dimanche de Pâques | 57. 26 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 25. 4 ^e Dimanche de Pâques | 58. 27 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 26. 5 ^e Dimanche de Pâques | 59. 28 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 27. 6 ^e Dimanche de Pâques | 60. 29 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 28. Fête de l'Ascension | 61. 30 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 29. 7 ^e Dimanche de Pâques | 62. 31 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 30. Fête de la Pentecôte | 63. 32 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 31. Fête de la Trinité | 64. 33 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 32. Fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur | 65. 34 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 33. 2 ^e Dimanche ordinaire | 66. Fêtes de l'Assomption et de la Toussaint * |
| | 67. Tables |

* numéros parus

en gras : numéros à paraître en 1975



Le Lectionnaire

Le lectionnaire dominical du temps de l'Avent Ph. Rouillard	4
La liturgie de la parole aux dimanches de l'Avent, réflexions et suggestions A. Haquin	18

Réflexions doctrinales et pastorales

La signification humaine de l'attente F. Debuyst	30
Pensées sans ordre sur l'espérance J. Lyon	43
Joseph et Marie: modèles de disponibilité R. Laurentin	55

Pour la prière

Où Dieu espère... J.-Y. Quellec	68
"Redressez-vous, levez la tête..." J.-Y. Quellec	73
Essai de prières d'entrée et de conclusion... N. Berthet	74
